

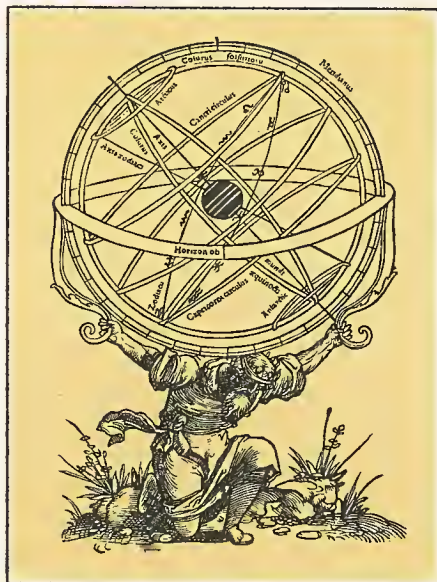


3⁴⁴ j. rare, trad. par j. baidin

Cat 47

*The Dibner Library
of the History of
Science and Technology*

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES



**BERN DIBNER
LIBRARY**

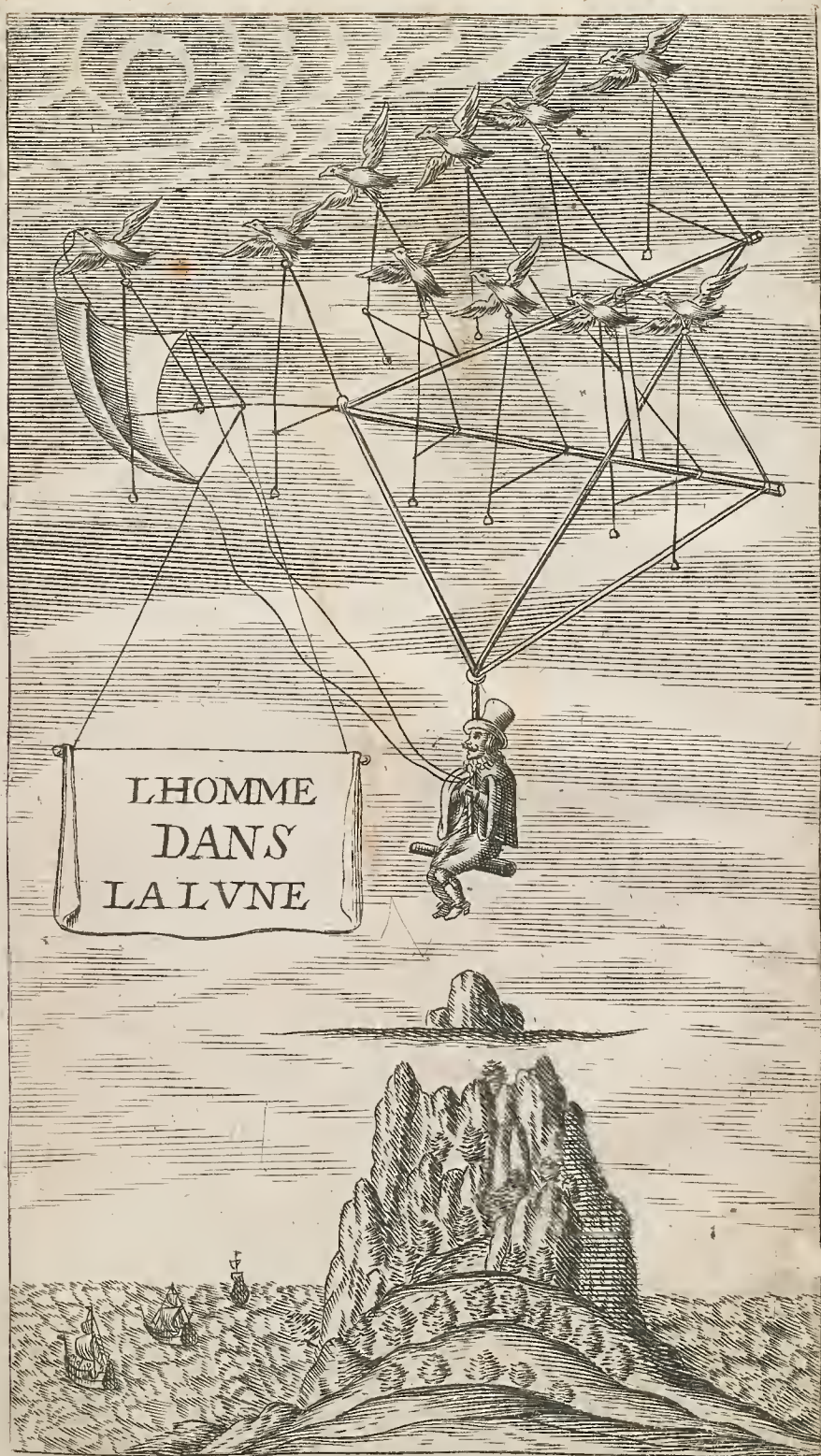
Chartered in 1941

GIFT OF
BERN DIBNER

L'auteur de ce livre bizarre est assurément
de la même famille que ~~Cher~~ Cypharès
de la Roche et ~~que~~ Cyranos de Bergerac.
On trouve dans son ouvrage les mêmes idées
sur l'habitation de la Lune.

Achete' le 12. 7^{bre} 1894 ——— prix: 1 Franc
Il est rare.

GV,



L'HOMME

D A N S

LA LVNE.

O V

LE VOYAGE CHIMERIQUE

fait au Monde de la LVNE,
nouuellement découuert par Do-
MINIQUE GONZALES,
Aduanturier Espagnol, autrement
dit LE COVRRIER VOLANT.



A P A R I S,

Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au
Palais, dans la Gallerie des Merciers,
à l'Escu de France.

M. DC. LIV.

Avec Privilège du Roy.

THE

OF

THE

OF

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE



A MONSIEVR

DE DEREMBERG,

SEIGNEVR DE HIRTZBERG, &c.

RESIDENT DE SON ALTESSE

SERENISSIME,

MADAME

LA LANDGRAVE DE HESSE

PRES DE SA MAIESTE

TRES-CHRESTIENNE.



MONSIEVR,

Le iugement trop ad-
uantageux que vous daignez fai-
re de mes Traductions, deuroit
m'obliger à vous en offrir quel-
qu'une, qui fut plus serieuse, &

EPISTRE.

moins soupçonnée de Mensonge que n'est celle cy. Mais bien quelle ne soit qu'une Fable; cette Fable pourtant me semble assez belle, pour me persuader qu'elle vous plaira pour estre aussi bien déduite, que bien inuentée. En effet, MONSIEUR, comme les faux Diamans enchassez avec adresse, recréent plus l'œil, que ne font les vrais grossièrement mis en œuvre; Ainfi les contes fabuleux bien imaginez, agréent plus à l'oreille que les Histoires veritables, quand elles sont mal débitées. Vous le remarquerez, ie m'assure, dans la Relation de cet Espagnol dépaïsé, qui vient vous déduire icy ses Aduantures. Si vous l'en croyez, Monsieur, il

E P I S T R E.

vous les fera plus grandes incomparablement, que toutes celles des anciens Paladins, & de ces Cheualiers enchantez, si fameux dans les Romans, où ils se battent encore en peinture. Mais il vous entretiendra sur tout de ses voyages en l'air (où surpassant la valeur d'Hercule, il a défait plus d'une Chimere) & de cette admirable Machine de son inuention, par le moyen de laquelle il a decouvert vn nouveau Monde dans le Globe de la Lune.

Voila, MONSIEUR, vn sujet assez diuertissant, & que l'Auteur de ce Liure, soit Espagnol, soit Anglois, n'a pas trop mal traité, ce me semble. Vous en pouuez iuger au vray, pour auoir des sen-

E P I S T R E.

timens si purs, & si nets, qu'ils ne se trompent iamais en la connoissance des bonnes choses. Cette notion si excellente, est vn effet de la solidité de vostre esprit; comme la sincerité de vos Actions, en est vn autre de la Bonté de vostre Ame. Elle est si grande, MONSIEUR, que s'il y a des Vices à la Cour, vostre Vertu ne les connoist point. Au contraire, elle se conserve incorruptible dans leur corruption; & se peut dire semblable à cette Fontaine merueilleuse, qui passe à trauers les eaux salées, sans rien perdre de la douceur qui luy est naturelle. Mais ie ne croy pas vous bien louer; MONSIEUR, si ie ne dis qu'à cét Empire absolu que vous auez sur les Passions, se

EPISTRE.

trouuent iointes en quelque temps que ce soit deux grandes Compagnes, la Moderation, & la Modestie. Vous estes ennemy mortel de tout ce qui tient de l'humeur altiere, ou de la fausse galanterie; & faites les choses avec tant d'accortise, & de bonne grace, qu'en vous se trouuent aduantageusement toutes les qualitez necessaires à bien réüssir, soit parmy les Caualliers, soit parmy les Dames. Aussi, à vray dire, MONSIEUR, iamais homme ne fut mieux que vous, ny dans l'approbation des honnestes gens, ny dans leur estime; & iamais personne ne les entretint si agreablement que vous faites. Vostre conuersation est vn Aimant inuisible, qui les attire

EPISTRE.

si bien à vous, qu'ils se font eux-mesmes vne douce violence, pour en estre inseparables. Que si des Vertus morales, qui sont vos plus cheres delices, il faut passer aux Politiques ; qui ne voit, MONSIEUR, avec quels soins vous les cultiuez, & combien vous avez l'Esprit agissant au maniment des grandes affaires ? Est-il quelque vigilance pareille à la vostre dans le glorieux Employ que vous donne icy MADAME LA LAND-GRAVE DE HESSE, merueille de son Sexe, & de nostre Siecle, comparable aux Heroïnes les plus Illustres, soit en force d'Esprit, soit en grandeur de Courage. Quelles assidueitez ne rendez vous point à tout ce qui regarde le seruice de

EPISTRE.

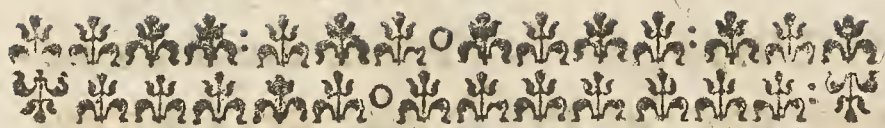
SON ALTESSE, & de ce genereux PRINCE SON FILS, qui dans la Cour de nostre grand Roy, & de la REINE REGENTE sa Mere; par ses hautes Qualitez vniuersellement admirées, & dignes du bon accueil qu'il a reçu de leurs MAJESTEZ, à fait voir à tout le Monde, qu'il n'est pas moins recommandable pour sa Vertu, que pour sa haute Naissance. Ainsi, MONSIEVR, ce ne vous est pas vne petite gloire, d'estre si bien que vous estes dans l'esprit d'un si grand PRINCE; qui vous considere comme vne Personne dont la suffisance & la Probité luy sont de long-temps connuës. Mais ie ne voy pas que vostre Modestie s'oppose aux

ÉPISTRE.

loüanges que ie vous donne, bien qu'elles soient legitimes; & que d'ailleurs, ie ne sçaurois les déduire toutes, à moins que de sortir hors des bornes d'une iuste Lettre. Je finis donc celle-cy, MONSIEUR, par cette bonne opinion que j'ay de moy-mesme, qu'entre tous les Hommes que vos merites extraordinaires vous ont acquis, ie ne pense pas qu'il y en ait aucun qui vous honnore dauantage, ny qui soit plus veritablement que moy,

MONSIEUR,

*Vostre tres-humble, &
tres-obeïssant seruiteur,
I. BAUDOUIN.*

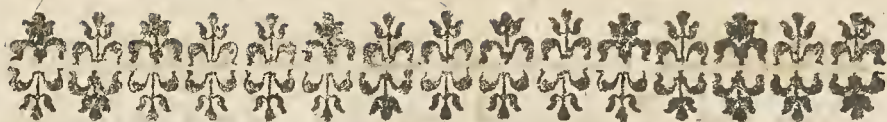


ADVIS DV TRADVCTEVV.

SI vous avez iamais veu, Lecteur, ou la vraye Histoire de LVCIAN, ou l'Vtopie de THOMAS MORVS, ou la nouuelle Athlantique du Chancelier BACON; le ne doute nullement que vous ne mettiez en ce genre d'escrire cette Relation, qui n'est pas moins ingenieuse que diuertissante. I'en ay eu l'Original de Monsieur D'AVISSON, Medecin, des mieuz versez qui soient auiourd'huy dans la cōnoissance des belles Lettres, & sur tout de la Philosophie naturelle. le luy ay cette obligation entre les autres, de m'auoir non seulement mis en main ce Liure en Anglois, mais encore le Manuscrit du sieur THOMAS D'ANAN, Gentilhomme Escossois, recommandable pour

ADVIS DV TRADVCTEUR.

*sa Vertu, sur la Version duquel i'ad-
uoüe que i'ay tiré le plan de la mienne.
Telle qu'elle est, ie vous la donne, Le-
cteur, accommodée à nostre façon d'es-
crire, dans vne Narration sans affete-
rie, & aussi naïue, que la Matiere le
peut permettre. Ne me blasmez point
au reste, si i'ay retranché d'un si petit
Ouurages, les Complimens Latins de
GONZALES à IRDONOZVR, pour-
ce qu'en un suiet si peu serieux, comme
est celui-cy, i'ay creû ne pouuoir avec
bien seance, entre mesler des Realitez
à des Aduantures imaginaires. Adieu.*



AV LECTEUR.

C'EST icy, Lecteur, l'essay
d'un Caprice, où, si ie ne
me trompe, l'Inuention &
le Iugement ne se rencontrent pas
mal ensemble. J'appelle cét Ou-
rage vn Caprice, pource qu'il est
en effet vne Creature de la Fantai-
sie. Aussi ne crois-ie pas que l'inten-
tiō de l'Auteur ait iamais esté, d'en
tenir pour veritables toutes les
particularitez, & les circonſtāces.
Il ſuffit que tu luy laisses la liberté
d'imaginer, comme il te la laiſſe
de iuger de ce qu'il imagine. Posſi-
ble que ce nouveau Monde qu'il
te découure, ne trouuera pas vn

meilleur accueil en ton opinion, que fit d'abord celuy de Colomb, dans les sentimens de tous les Esprits de son Siecle; Et toutesfois ces grandes terres de l'Amerique, dont il y eu la premiere Idée, paruenues à la cōnoissance des hommes, ont receu depuis vne infinité de nouvelles Colonies; Et quoy qu'elles fussent alors inconnuës, si est-ce qu'enfin il s'est verifié depuis, que l'estendue n'en est pas moins vaste, que celle de tout le reste du Monde. Que si cela ne te persuade assez bien, tu n'as qu'à te représenter, que ce qui est véritable touchant les Antipodes, a esté autresfois vn aussi grand Paradoxe que celuy-cy; *Qu'il y a dans la Lune diuers Peuples qui l'habitent,*

AV LECTEUR.

& qui se gouvernent entr'eux d'une façon différente de la nostre. Mais apres tout, ce sont choses dont les notions semblent auoir esté particulierement reseruéés au Siecle où nous sommes. Car il est si clair-voyant, que nos *Galileistes* peuuent avec leurs Lunettes remarquer des taches au corps du Soleil, & discerner des Montagnes dans le Globe de la Lune. Tu en apprendras davantage au discours suiuant, que j'expose aussi volontiers à ta Censure, qu'à la lumiere du iour, qui découure tout.

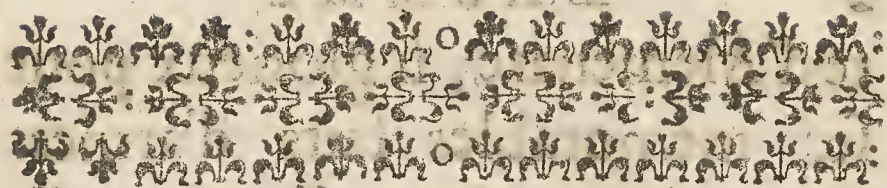


Extrait du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, il est permis à *François Piot*, Maistre Imprimeur & Marchand Libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *L'Homme dans la Lune, ou le voyage Chimerique fait au nouveau Monde de la Lune, par François Gonzales, &c.* & ce durant l'espace de cinq ans; avec deffences à tous autres d'imprimer, faire imprimer, vendre ny distribuer ledit Liure d'autre impression que de celle dudit Piot, sur les peines portées par le Priuilege. Donné a Paris le dernier iour de Fevrier 1648. Par le Roy en son Conseil. Signé, **CONRART.**

Et ledit sieur *François Piot*, a cédé & transporté son dit Priuilege à *Anthoine de Sommauille*, pour en iouïr durant ledit temps suiuant & conformément par l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 20. Iuillet,
1654.



L'HOMME

DANS

LA LUNE.



TOU TE l'Andalousie
connoist mon nom; &
sçait que ie suis DOMI-
NIQUE GONZALES, Gentil-
homme de Seuille, Ville des plus
celebres d'Espagne, où ie nasquis,
l'an 1652. Mon Pere s'appelloit
Therand Gonzales, qui du costé
maternel auoit l'honneur d'ap-
partenir de fort prés à Dom Pe-
dro Sanchez, ce valeureux Com-

te d'Alemenare, si glorieux pour
ses memorables faits d'armes.
Quant à ma Mere, elle estoit fil-
le du fameux Iurifconsulte Otho
Perez de Sallaueda, Gouver-
neur de Barcellonne, & President
de Biscaye. l'estois le plus ieune
de dix-sept enfans qu'ils auoient
eus; & ils m'enuoyerent aux Es-
coles, en intention de me faire
d'Eglise. Mais Dieu qui me reser-
uoit pour vne autre fin, m'inspira
d'employer quelques années à la
guerre; au temps que le redouta-
ble, & renommé Dom-Fernand,
Duc d'Albe, fut enuoyé Gouver-
neur aux Pays bas, l'an de grace
1568.

Me laissant donc emporter au

courant de mon premier dessein, ie quittay l'Vniuersité de Salamanque, où mes parens m'auoiēt enuoyé; & sans me declarer à pas vn de mes meilleurs amis; ie m'en allay par la France droit à la Ville d'Anuers, où i'arriuay en assez mauuais équipage, au mois de Iuin, l'an 1669. Cela m'obligea de faire, comme l'on dit, de necessity vertu; si bien que de mes liures que ie vendis, de la garniture de ma chambre, & de quelques autres hardes qui m'estoient restées, ayant tiré de bonne fortune environ trente ducats, ie trouuay moyen d'y en adiouster encore vingt, que quelques amis de mon Pere me prestèrent. Dvne partie de

cette somme, ie m'acheptay vn Bidet; avec lequel le bon-heur voulut que ie voyageasse plus vtilement que nos ieunes Gentilshommes n'ont accoustumé de faire. Ce bon-heur pourtant me vint d'une fascheuse auanture. Car ie fus arriué bien à peine à vne lieuë d'Anuers, que ie fis rencontre de cette maudite engeance de Voleurs, qu'on appelle communément *Gueux*; qui se iettans sur ma fripperie, m'osterent mon cheual, & tout mon argent.

Me voyant ainsi desnüé de toutes commoditez, la necessité, qui n'a point de loy, me conseilla de prendre party avec le Marechal de Cossé, Seigneur François, as-

sez connu d'un chacun. L'employ que j'auois près de luy, estoit, à vray dire, tres-honorable; & n'en desplaist à mes ennemis, qui publièrent depuis à mon grand desauantage, que j'estois vallet de son Pallefrenier. Mais on sçait bien le contraire; & ie m'en rapporteray toujours à ce qu'en diront le Comte de Mansfeld, Monsieur Tanier, & plusieurs autres personnes irreprochables, qui ont tesmoigné souuent à des gens d'honneur encore viuans, la pure verité de cecy. Elle est en effet, que Monsieur de Cossé, qu'on auoit enuiron ce temps là, député vers le Duc d'Albe, Gouverneur des Pais bas, ayant ouïy parler de ma naissance,

& de ma derniere disgrâce, iugea que ce ne luy seroit pas peu d'honneur, d'auoir à sa suite vn Espagnol de ma condition. Il mit donc ordre, que tant que ie serois à luy, ie ne manquasse ny d'armes, ny de cheuaux, ny de toute autre chose dont i'aurois besoin; & apres que i'eus appris la langue Françoisse, voyant que ie n'escriuois pas mal, il me tint en qualité de Secretaire. Que si quelquefois, en temps de guerre, & en cas de necessité, ie pensois moy-mesme mon cheual, ce n'est pas chose, à mon aduis, que l'on doiue m'imputer à blasme: Au contraire, i'en suis d'autant plus à louer, que le deuoir d'vn

vray Cauallier, est, ce me semble, de ne point negliger les moindres offices, quand il y va du seruice de son Maistre.

La premiere occasion où ie me trouuay, fut contre le Prince d'Orange; quand ce mesme Marechal, mon intime amy, l'ayant rencontré du costé de France, se mit en fuite, & le chassa iusques aux murailles de Cambray. Ma bonne Fortune voulut alors, que ie fisse mon prisonnier de guerre, vn des Gens d'armes de l'Ennemy, dont ie tuay le cheual à coups de pistolet. Le Maistre mesme en fut blessé à la iambe; & bien qu'assez legerement, si est ce que ne pouuant d'abord se remuer, il fut con-

traint de se rendre à ma discretion. Je me feruis de cét auantage, pour le dépescher, comme ie fis, voyant bien que i'auois affaire à vn Rustre beaucoup plus fort que moy, & qui estoit homme à me mal-traiter, s'il pouuoit vne fois se r'auoir. Je luy ostay donc avec la vie, vne grosse chaisne d'or, quantité d'argent, & plusieurs autres bonnes nippes, le tout valant bien trois cens ducats.

Ma bourse enflée de ce butin, m'enfla tout aussi-tost le courage; & fit, que me souuenant de mon antique noblesse, ie me détachay du seruice de Monsieur de Cossé, lequel ie paiay d'un *Bazo las manos*. L'ambition me donna des

aïfles, pour m'en aller à la Cour du Duc, où i'auois plufieurs de mes parens. L'efclat de mon or leur réjouït la veuë; & en fuitte du fauorable accueil qu'ils me firent, les obligea de me chercher quelque employ, qui fut digne de ce que ie vallois. En effet ils m'en trouuerent vn chez ce Prince, auprès duquel ie me vis dans peu de temps en affez bonne pofture. Il n'y auoit qu'une chofe qui me dépleuft en luy; qui eftoit, qu'il me railloit à tout coup fur les deffauts de ma perfonne, & qu'il irritoit ma patience par ce reproche, qui toutesfois ne pouuoit eftre qu'injuft: Car bien qu'il faille aduoüer que la Nature m'a fait d'une taille

des plus petites du monde; Cette taille pourtant n'est pas de ma façon, mais du plus grand de tous les Ouvriers! Voila pourquoy, si ie ne me trompe, Monsieur le Duc ne deuoit pas faire de ce deffaut vn suiet de mocquerie pour deshonorer vn Gentilhomme, tel que ie suis. Ma condition meritoit bien qu'il me traittât vn peu mieux; & ie veux croire sans vanité, que les choses qui me sont depuis aduenues, verifient assez, que les plus belles entreprises peuuent quelquesfois estre executées par des corps difformes, si le cœur est bon, & secondé par les Puissances celestes. Or bien que le Duc me iouïst ainsi, & qu'il me fist

à toute heure des pieces nouuelles, si est-ce que ie luy tenois toujours caché le déplaisir que j'en auois dans l'Ame; D'où il aduint à mon aduantage, qu'avec vne secrette contrainte m'accommodant à ses humeurs le mieux que ie peüs, ie me le rendis fauorable par ma longue patience. Tellement qu'à son retour en Espagne, qui fut en l'an 1673. ie mis dans ma bourse prés de trois mille ducats, tant par le moyen de sa faueur, & de quelques autres conjectures, qui me furent assez heureuses, que par ma propre industrie, naturellement portée à n'oublier pas mes interests.

Comme ie fus arriué en mon

païs, mes parens, que mon esloignement auoit mis en peine, furent d'autant plus ioyeux de me reuoir, qu'ils remarquerent d'abord que j'auois remporté de mon voyage dequoy m'entretenir honorablement, sans leur estre à charge, & sans que pour aduan- cer ma Fortune, il fust besoin de reculer celle de mes freres & de mes sœurs, ny de mes autres plus proches. Mais pour l'apprehension qu'ils eurent, qu'il ne m'adu- uint de le despenfer aussi legere- ment comme ie l'auois gagné; à force de m'importuner à toute heure, ils me firent marier à la fil- le d'un Marchand de Lisbonne, nommé Iean Figueré, homme

d'esprit, & grandement riche. Je satisfis à leur commun desir par ce Mariage; & mis non seulement l'argent de ma femme, mais aussi vne bonne partie de mon fonds propre, entre les mains de mon beau-pere, & de ceux auxquels il m'adressa: de sorte que du profit qui m'en reuint, ie vescu en Gentilhomme, & fort à mon aise, par l'espace de plusieurs années.

Mais enfin il arriua qu'un de mes parens, appelé Pedro Delgadez, ayant eu querelle avec moy, pour vn suiet dont il n'est pas besoin de parler icy, nostre animosité s'accreuft tellement, que toutes les prieres de nos amis ne furent pas capables de nous mettre ia-

mais d'accord. Comme il fallut donc que ce differend se demestlast à la pointe de l'espée, nous nous portasmes pour cet effet tous seuls sur le pré, où le sort des armes voulust que ie tuaisse mon ennemy, bien qu'il fust incomparablement plus grand & plus robuste que moy. Toutesfois mon courage à ce besoin supplea si bien à ma foiblesse, qu'encore qu'aupres de luy ie ne parusse qu'un Nain; si est-ce que par mon agilité, jointe à mon adresse, ie vins à bout de sa taille de Geant. Cette action s'estant passée à Carmone, me fit incontinent resoudre à la fuite; Comme en effet ie la pris du costé de Lisbone, avec dessein

de m'y tenir caché parmy les amis de mon beaupere , en attendant que cette affaire s'accommodast à l'amiable, du consentement de mes parties.

Ce que ie raconte icy aduint en l'année 1596. iustement au tēps, qu'un de nos Nauigateurs reuenu des Indes, se mit à estourdir tout le monde du bruit formidable de ses pretēdus triomphes. Car quoy qu'il eust esté battu sur la mer, & que les Anglois luy donnant la chasse, se fussent faits maistres de la meilleure partie de son équipage; il fut si Fanfaron neantmoins, qu'apres cette perte, il osa bien se vanter d'une grande victoire, qu'il disoit auoir gagnée sur eux, vers

l'Isle de *Pines*, comme il le publia depuis dans la declaration expresse qui en fut imprimée.

Mais pleust à Dieu que la Fourberie & la Vanité eussent esté les plus grandes de ses fautes ! son Avarice me sembla la pire de toutes, & par elle-mesme ie me vis sur le poinct d'estre ruiné tout à fait. Cela n'est pas arriué pourtant ; Au contraire, ce qui me sembloit vne disgrâce bien grande, s'est trouué depuis vne faueur signalée, & vn vray moyen d'éternizer ma mémoire. La raison est, pour ce que de là s'est ensuiui vne auanture, qui ne doit pas seulement tourner à ma gloire, mais au commun bonheur de tous les mortels,

mortels. Car apres le merueilleux voyage que i'ay fait sans y penser, si par vn heureux Destin ie puis retourner au lieu de ma naissance, pour y debiter les grandes choses que i'ay veuës; ie ne doute point que tous ceux des siecles à venir ne profitent de la connoissance que ie leur en donneray.

Prenez seulement la peine de lire icy ce que i'en escriis; & vous trouuerez que par des inuentions qui surpassent l'humaine créance, i'ay fait des rencontres si fauorables, & descouuert de si beaux secrets, qu'il est impossible que le public n'en recueille vn grand fruit, s'il en veut vser suiuant mes instructions. Vous verrez par leur

moyen les hommes fendre les airs, & voler sans aisles. Il ne tiendra qu'à vous, sans bouger, & sans l'aide de personne, d'envoyer en diligence des Courriers où vous voudrez, & d'en avoir la responce tout à l'heure. En quelque lieu que demeure vostre Amy, soit dans la solitude, soit dans les Villes les mieux peuplées, il vous sera facile de luy descouvrir vos pensées, & de faire quantité d'autres choses encore plus admirables. Mais ce qui vaut plus que tout le reste, est que par ces mesmes enseignemens vous aurez connoissance d'un nouveau Monde, & de plusieurs rares effets de la Nature, qui iusques icy

nous ont esté cachez, & mesme inconnus aux plus anciens Philosophes, qui n'y ont pas seulement pensé.

Pour reuenir donc à mon Discours, ie vous diray que cét impetueux Capitaine, dont i'ay n'aguere parlé, tesmoignant en apparence vn extrême regret de la mort de Delgadez, duquel en effet il estoit vn peu parent, se monroit inexorable dans les poursuittes qu'il en faisoit; que s'il souffroit quelquesfois qu'on luy parlast d'accord, & qu'on l'en priaist, ce n'estoit qu'à condition de n'auoir pas moins de cinq cens ducats, afin de se desister de toutes poursuittes. Comme i'auois donc

une femme, & deux fils d'elle, que ie ne voulois point rendre misérables, pour satisfaire à l'avarice de ce fâcheux; & de ses Associez; ie fus contraint de céder à la nécessité, qui me fit résoudre de m'embarquer dans une bonne Carraque, qu'on auoit frettée pour le voyage des Indes. Je pris deux mille ducats, avec dessein d'en traffiquer; & en laissay autant à ma femme & à mes enfans, pour n'estre point depourueus tout à fait, s'il arriuoit faute de moy.

Durant mon séjour aux Indes, j'employay ce que j'auois d'argent en ioyaux de toutes sortes, principalement en esmeraudes, en diamans, & en grosses perles: Je les

auois à si bon marché, que le trafic ne m'en pouuoit estre que tres-profitable; si bien que le tout ensemble estant arriué à bon port en Espagne, me rapporta de gain dix pour vn, du moins on me le fit ainsi entendre. Cependant ie me seruis de l'occasion qui se presenta de m'en retourner en mon païs, & m'embarquay pour cette fin avec plusieurs Marchands. Mais bien à peine eusmes nous doublé le Cap de bonne Esperance, que ie fus saisi d'une maladie qui me dura long-temps; & de laquelle ie fusse mort indubitablement, si nous n'eussions descouuert de bonne fortune la belle Isle de *Sainte Heleine*, que ie ne feindray point de

nommer le Paradis de la terre. Car outre que l'Air y est extrêmement sain, son terroir, le plus fertile du monde, y produit en abondance les meilleures choses que l'on puisse voir, & les plus nécessaires à l'entretienement de la vie humaine. Ce que ie tascherois en vain de prouver icy, puis qu'il n'est point de si petit garçon en Espagne, à qui les beautez de cette Isle ne soient connuës, pour en auoir ouïy parler hautemēt. A raison dequoy ie ne m'estonne pas sans fuiet, de ce que nostre Roy ne s'est point encore aduisé d'enuoyer des Colonies, & de bastir des forts en ce lieu là, estant si cōmode pour le rafraischissement

de tous ceux qui voyagent aux Indes, qu'il est comme impossible d'aller iusques là, sans y prendre terre.

S. Helena,

Ne. $\frac{1}{2}$ E.

E.

Sebe.



Cette Isle est à quinze degrez de hauteur vers le Sud, & peut auoir de circuit enuiron neuf mille d'Italie, sans qu'il y ait aucune terre ferme à trois cens lieuës près, ny vne seule Isle à cent. Tellement qu'il semble que ce soit vn prodige de la Nature, que dans vn Ocean si orageux, & de si grande estendue, se descouure aux yeux vne si petite piece de terre. Il y a du costé du Sud vn tres-bon Havnre, enuironné de plusieurs loges, que les Portugais y ont faites, pour la commodité des Nauigateurs. Parmy ces Bastiments est remarquable vne petite Chapelle embellie d'une haute Tour, & d'une Cloche au dedans. Adjoustez y,

que non loing de là coule vn ruisseau tres-commode, pour estre d'eau douce, & grandement fraiche. Je ne parle point de plusieurs belles allées, qui s'y voyent faites à la main, & bordées des deux costez d'une grande quantité de beaux arbres, principalemēt d'Orangers, de Citronniers, de Grenadiers, & de leurs semblables, qui portent du fruit toute l'année; comme font aussi les Vignes, les Figuiers, les Poiriers de diuerses sortes, les Pruniers, & les Oliuiers. Là mesme i'ay remarqué de ces fruits que nous appellons vulgairemēt *Damaxelas*; Il est vray qu'il s'y en trouue fort peu; mais pour des pommes il n'y en a point

du tout. Au contraire, les herbes les plus communes dans nos jardins, comme le Persil, le Pourpié, le Rosmarin, les Laituës, & ainsi des autres, y viennent en abondance; de mesme que les legumes, ou les grains, tels que sont le fourment, l'orge, les pois, & les fèves, que la terre produit sans estre semez. L'on en peut dire autant du bestail, cette Isle en estant peuplée plus que toute autre; mais particulièrement de chevres, de porcs, de moutons, & de cheuaux d'une viftesse extraordinaire; Comme encore, de perdrix, de poules de bois, ou de fessans, de pigeons ramiers, & de toute sorte de gibier. Ces oiseaux de diuerses espe-

ces s'y font remarquer en quelque temps que ce soit. Mais on y voit sur tout aux mois de Janvier & de Mars, vne prodigieuse quantité de Cignes fauages, dont i'auray sujet de parler plus amplement cy-apres; lesquels, comme nos Coucous, & nos Rossignols, s'éuanoüissent, & ne sont plus visibles, en vne certaine saison de l'année.

En cette heureuse Isle on me mit à terre avec vn Negre, qu'on me donna pour me seruir durant ma maladie. Dieu voulut qu'elle se changeast en santé bien-tost apres; & ie croy que la temperature de l'air y cōtribua beaucoup, en vne si agreable solitude. I'y demuray vn an tout entier, durant

lequel ne pouuant m'appriuoiser avec les Hommes, puis qu'il n'y en auoit aucuns, ie cherchay à me diuertir parmy les oiseaux, & les bestes sauuages. Quant à mon Negre, qui s'appelloit Diego, il fut contraint de prendre logis dās vne Cauerne, qui estoit au bout de l'Isle; & hors de laquelle il sortoit de temps en temps, pour s'en aller chercher à viure de son costé, comme ie faisois du mien. Que si la chasse de l'vn auoit bon succez, il en assistoit son compagnon; sinon, la necessité nous reduisoit tous deux à nous en passer le mieux que nous pouuions. Cela n'arriuoit neantmoins que fort rarement, n'y ayant là point d'Ani-

mal, qui s'enfuye de deuant vn homme; qu'il ne s'épouuante non plus de voir, qu'un bœuf, vne chevre, ou quelque autre beste semblable.

Cela fut cause que ie trouuay l'inuention d'appriuoiser aisément des quadrupedes & des oïseaux de différentes especes; ce que ie faisois en peu de temps, par le moyen d'une museliere que ie leur mettois, qui les contraignoit de venir à moy, ou à Diego, quand ils vouloient paistre. Au commencement ie prenois vn extrême plaisir à me seruir en mes diuertissemens de certaines perdrix, à peu près semblables aux nostres; & d'un Renard priué que j'auois:

car toutes les fois que ie voulois
conferer avec Diego, ie prenois
vn de ces oiseaux, que la faim pres-
soit, & luy attachois au col vn pe-
tit billet; puis ie le chassois d'au-
pres de moy, si bien qu'il ne man-
quoit pas de s'en aller droit à la
grotte de Diego. Que s'il ne l'y
rencontroit, il ne cessoit de vol-
tiger à l'entour, iusqu'à ce qu'en-
fin il le trouuoit. Mais pource que
ie pris garde que tels messages ne
se pouuoient faire, sans quelques in-
conueniens, qu'il seroit inutile de
rapporter icy; ie persuaday à Die-
go (& cela ne me fut pas diffici-
le, dautant que pour sa merueil-
leuse accortise, il ne se rebuttoit
iamais des conseils que ie luy

donnoit) de s'en aller demeurer en vn Promontoire, tourné du costé du Nord, & qui n'estoit esloigné de l'Isle que d'une lieuë. Aussi pouuoit-il de ce lieu là voir facilement & la Chapelle, & ma loge ; de sorte qu'à la faueur du temps, quand il estoit calme, & le Ciel serain, nous auions moyen de nuit ou de iour, de nous communiquer nos pensées l'un à l'autre ; à quoy i'aduoue que ie prenois vn incroyable plaisir.

Si de nuict ie luy voulois faire entendre quelque chose, i'auois accoustumé de mettre vn fallot au plus haut de la Tour, où estoit la cloche ; lieu d'assez large estendue, qui receuoit le iour par les vitres

vitres d'une fort belle fenestre, & dont les murailles plastrées au dedans, paroissoient extrêmement blanches; ce qui redoubloit si fort l'esclat de la lumiere, que quand mesme elle n'eust pas esté si grande, on n'eust point laissé de voir encore de bien plus loing, s'il eust esté necessaire. Comme d'oc mon flambeau auoit esté ainsi allumé sur la Tour, par l'espace d'une demie heure, ie le couvrois, ou le retirois; & si ie voyois que mon homme me fist quelque signal du Cap où il estoit, ie iugeois par là, qu'il attendoit avec impatience de mes nouvelles. Tellement qu'à l'heure mesme, par l'ordre que ie tenois à luy cacher, ou luy mon-

strer la lumiere de temps en tēps, selon que nous l'auions concerté ensemble, ie luy donnois à connoistre tout ce qu'à peu près ie desirois. I'auois d'autres inuentions encore, pour l'aduertir en plain iour de mes diuertissemens; que ie luy faisois sçauoir, tantost par vn signal de fumée, ou par la poussiere que i'esmouuois, tantost par vn moyen plus subtil, & beaucoup plus effectif.

Mais dautant que cette science contient des secrets & des Misteres, qu'il seroit difficile de rapporter icy succinctemēt, en suite du peu que i'en ay dit, ie me propose d'en faire vn discours exprés; Dequoy ie m'asseure que tous les

hommes recueilleront vn grand fruit, s'ils en sçauent vser à propos: car ce qu'un Courrier ne sçauoit faire en plusieurs iournées, se fera en moins d'une heure, par l'inuention que i'ay à descrire. L'aduouë pourtant qu'encore que ces experiences soient toutes belles, ie ne laissay pas neantmoins d'en trouuer quelques vnes, qui m'ennuyèrent à la longue, pour me sembler trop penibles; ce qui m'obligea de reuenir à ma premiere inuention de mes Messagers aislez, & d'encherir mesme par dessus.

Au bord de la mer, & particulièrement vers l'embouscheure de nostre riuiere, ie trouuay quantité de cignes sauuages, tels que ceux

dont j'ay parlé cy deuant. Ils païssoient presque tous ensemble; & par vn effet vrayement merueilleux, ils se nourrissoient les vns de poissons, & les autres d'oyseaux differens, qu'ils deschiroient à belles griffes. Car ce qui est bien estrange, ils en auoient d'aussi crochuës que les Aigles: mais ce n'estoit qu'en l'vn des pieds, ayant l'autre comme les cignes l'ont d'ordinaire. Or dautant qu'il se trouuoit là vne grande quantité de ces oiseaux, qui auoient accoustumé d'y couuer leurs œufs, & de les y faire esclorre; ie pris environ trente ou quarante de leurs petits, que j'accoustumay à manger sur le poing, partie pour mon

plaisir, partie pour m'en servir au dessein que j'auois, & que ie mis depuis en pratique. Comme ie vis donc qu'ils estoient grands, & capables d'une longue volée, ie les dressay premierement au leurre, & à reuenir, en les reclamant à la veuë d'un linge blanc que ie leur monstrois. Et certainemēt ie trouuay en eux, qu'avec beaucoup de raison Plutarque soustient, que les Animaux carnaciers sont les plus dociles de tous. Je n'oserois pas vous declarer ce que ie leur appris, si ie ne m'y croyois obligé pour en auoir fait l'espreuue. Ils n'auoient encore que trois mois, quand ie les accoustumay peu à peu à porter en volant, des far-

deaux proportionnez à leur force. Les ayant trouué propres à cela, plus qu'il n'est pas possible de croire, ie les rendis si sçauans par mon adresse; qu'à chaque fois que du haut d'un costau, Diego leur monstroit vn drapeau blanc, ils ne manquoient pas de luy porter de ma part du vin, de la viande, ou telle autre chose que ie luy voulois enuoyer; ny de reuoler à moy, si tost que ie les reclamois, apres leur message.

Comme ie les eus si bien instruits, il me tomba dans la fantaisie, de voir s'il n'y auroit pas moyen d'en ioindre ensemble quelques vns, & de les accoustumer à voler, chargez de fardeaux

assez pesans: Car ie me persuaday que par ce moyen, ie rendrois vn homme capable de voler, & de se faire porter où il voudroit, sans qu'il y eust rien à craindre pour lui. En effet, comme i'eus bien resvé là dessus, ie reconnus par espreuue, que plusieurs de ces oiseaux estans ioints, seroient assez forts, pour enleuer avec eux vne charge de pesanteur considerable. Le n'y voyois que cét obstacle; qu'il seroit impossible de s'esleuer tous ensemble à mesme temps, pource que le premier qui voudroit prendre son vol, ne le pouuant, à cause du poids trop lourd, se rebutteroit incontinent; le second en feroit autant, puis le troi-

siesme, & ainsi des autres. Pour empêcher donc que cela n'aduint, & faire en sorte qu'un chacun d'eux se peust leuer, avec son fardeau, ie m'aduisay de cette inuention.

L'attachay à chacun de mes *Gansas*, (ou si vous voulez de mes oyes, ou de mes cignes sauuages) vn petit morceau de liege, à trauers vne corde assez lōgue; En l'un des bouts de laquelle, ie mis vn billot, du poids d'environ huit liures, & en l'autre de deux. Cela fait, ie donnay le signal à quatre de mes oiseaux, qui s'esleuant aussitost, emporterent leur billot iusques au lieu destiné. Le bon succez de ce premier essay, m'o-

bligea d'en faire vn second, pour lequel ie me seruis de trois autres oiseaux, que i'y adjoustay, afin de leur faciliter à tous l'enlèvement du fardeau que ie m'aduisay de leur donner à porter. Ce fut vn agneau, qui n'estoit pas des moindres, & dont ie confesse que i'enuiay le bon-heur, pour auoir esté la premiere creature viuante, à qui réüssit vne inuention si rare, & si admirable.

Mais enfin, apres plusieurs essais, ie fus espris tout à coup d'un ardent desir, de me faire porter moy-mesme. Diego, mon Negre, n'en eust pas moins d'enuie que moy; & si ie ne l'eusse considéré, à cause que i'auois besoin

de luy, j'aurois pris son Ambition en si mauuaife part, que ie m'en fusse tenu pour offencé; car j'estime cette inuention de voler incomparablement plus glorieuse pour moy, que ne fut à Neptune celle de fendre les vagues de l'Océan, sur lesquelles il se hazarda le premier. Feignant donc de n'imputer point à blasme vn desir si temeraire de Diego, ie luy dis que tous mes *Ganlas* ensemble ne pouuoient suffire à le porter; Aussi ne mentois-je point, pource qu'encore qu'il fust d'une moyenne taille, si est-ce qu'il estoit du moins deux fois aussi pesant que moy.

Ainsi pour me contenter dans l'extrême passion que j'auois de

prendre vne route, que pas vn des hommes n'eust encore prise, ie me fournis premierement de tout ce qu'il me falloit à peu près, pour l'execution de mon dessein; & me mis en suite avec mon attirail, sur le sommet d'un Rocher, scitué droit à l'emboucheure de la riuere. Alors, tandis que la marée estoit haute, me seruant de la machine que ie vous ay ci-deuant représentée, ie commanday à Diego de faire le signal ordinaire à mes *Gansas*, qui se leuerent tout aussi-tost, au nombre de vingt-cinq, & me porterent en vn autre rocher, esloigné du bord d'environ vn quart de lieuë.

Je fus bien aise de prendre mon

temps, & de me preualoir de l'auantage du lieu, pour m'estre imaginé qu'en cette entreprise quelque accident inopiné pourroit bié ruiner entierement, & mes desseins, & mes esperances. Toutes-fois, ie me remis vn peu l'esprit, quand ie consideray, que le pis qui me pourroit arriuer, ce seroit de tomber dans l'eau, d'où, pour estre excellent nageur, ie me tire-rois assez facilement; quelque dangereuse que semblât estre ma cheute. Mais lors que i'eus trajetté sans peril, & d'vne nouvelle maniere, ce bras de mer; i'aduouë que ie me sentis comme transporté hors de moy-mesme, tant ie fus ioyeux d'auoir inuenté vn artifice

si admirable. O Dieu ! combien de fois me souhaittay-je au milieu de l'Espagne, pour y remplir le monde du bruit de mon nom ? & combien fis-je de vœux encore pour la flotte des Indes, afin que passant par là fortuitement, elle pût me ramener au lieu de ma naissance ! Mais par vn malheur estrange pour moy, la route en fut retardée de plus de trois mois.

Elle passa neantmoins, lors que ie ne m'y attendois plus, & ie m'estonnay de n'y voir que trois Carraques, qui alloient de conserue, & que la tempeste auoit tellement battues, que ceux qu'elles portoient, affoiblis de lassitude, & de maladie, furent contraints de

relascher en nostre Isle, pour s'y rafraischir par l'espace d'un mois entier.

Le Capitaine de la Flotte s'appelloit Alphonse de Hima, homme vaillant, aduisé, desireux de gloire, & digne, à vray dire, d'une meilleure fortune, que ne fut celle qui luy arriua depuis. Je luy descouris d'abord l'inuention de mes *Gansas*, me doutant bien qu'il feroit impossible autrement de luy persuader iamais de les recevoir en son Navire, pource qu'ils luy seroient incommodes, & pour la necessité des prouisions, & pour le trop grand nombre de passagers, pour lesquels il n'y auoit pas de place de reste. M'estant decla-

re à luy, i'vſay de toute ma Rhetorique, pour luy perſuader d'eſtre fidele & ſecret; ce qu'il me promit en effet, & meſme il ſ'y obligea par ferment. Auſſi ne deuois-je pas douter du dernier, pour eſtre bien aſſeuré qu'il n'oſeroit communiquer mon deſſein à perſonne, avant que le Roy en euſt connoiſſance. Mais pour le premier, i'aduouë qu'il me mettoit en peine, apprehendant que l'Ambition de ce Capitaine, iointe au deſir de ſ'attribuer la gloire d'une ſi belle inuention, ne le portast à ſe deſfaire de moy. Il me fallut donc reſoudre de ceder à la neceſſité preſente; ou m'expoſer au hazard de perdre mes oiſeaux, qui n'auoient

point leurs semblables dans le monde. Tellement que pour m'estre absolument necessaires, pour mener à bout mon entreprise, s'il falloit qu'ils me manquassent à ce besoin, i'en deuois tenir la perte pour irreparable. Ma crainte pourtant se trouua tres-mal fondée; & celuy dont ie me deffiois le plus, me traitta en vray homme d'honneur. Possible se doutoit il aussi, que s'il faisoit autrement, ie luy tendrois quelque piege, dont il se trouueroit mal; ce qui pouuoit suffire, comme il sembloit, à destourner sa mauuaise volonté, s'il en auoit pour moy. Quoy qu'il en fust neantmoins, nostre route estoit assez longue iusques en Espagne,

pagne, pour luy donner moyen de me iouer vn mauuais party, s'il l'eust voulu faire, & si nostre Navigation n'eust esté retardée par l'aduenture suiuiante.

Le Ieudy vingt-vniesme de Iuin 1599. nous haussâmes les voiles; & prîmes la route d'Espagne; mais ce fut apres que i'eus logé mes oiseaux assez commodément, & trouué place pour ma Machine, qu'à cause de son trop grand embarras, le Capitaine me voulut faire laisser derriere. Et peu s'en fallut aussi que ie ne suiuisse son Conseil. Mais ma bonne fortune en disposa tout autrement, & me sauuant la vie, me donna de plus ce que ie prefere à mille vies, si

i'en auois autant: Car ayant vogué deux mois entiers avec vn vent fauorable, nous fîmes rencontre d'une flote Angloise, à quelques dix lieuës de *Teneriffe*, qui est vne des Isles Canaries, fameuse par tout le monde, à raison d'une montagne nommée *El Pico*, qui se peut voir & discerner de cent lieuës dans la mer, quand elle est calme.

Nous auions dans nos vaisseaux, qui ne manquoient ny de viures, ny de munitions, cinq fois plus de gens qu'ils n'en auoient, tous hommes bien faits, sans que pas vn d'eux se ressentit des maladies passées; & toutesfois les voyant disposez au Combat, le souuenir

des richesses que nous portions, nous mit dans l'esprit, que ce seroit prudence de fuir, si nous pouuions, plustost que de resister imprudemment à des Ennemis qui nous alloient attacquer; que la rencontre de tels Coureurs de mer estoit dangereuse, & qu'il ne falloit point hazarder non seulement la vie (qu'un homme de bien estime peu en semblables occasions) mais la Fortune de plusieurs pauvres Marchands, qui pour n'auoir sçeu destourner le Peril dans vne affaire de telle importance, se trouueroient à l'aduenir entiere-ment ruinez.

Nostre flotte estoit alors de cinq vaisseaux, à sçauoir de trois Car-

raques, d'une Barque, & d'une Caravelle, qui venant de l'Isle de *Saint Thomas*, avoit par malheur joint nostre flotte peu de iours auparavant. Les Anglois, qui avoient trois Navires fort bien équipez, ne nous apperçurent pas plustost, qu'ils commencerent à tirer sur nous, & à changer tout à coup de route, comme il fut aisé de iuger, pour nous pouvoir plustost joindre; ce qui leur estoit d'autant plus facile, qu'ils avoient le vent en poupe; & avec cela des vaisseaux legers, & bons voiliers, comme sont presque tous les Navires Anglois. Les nostres au contraire estoient fort pesans, soit pour leur propre structure, soit

pour le grand nombre de gens & de marchandises qu'ils portoient. Ce qui fut cause que nostre Capitaine se resolut à la fuitte, avec plus de prudence que de valeur, & de bonne Fortune. Tout l'ordre que nous eusmes de luy, fut de nous escarter les vns des autres. D'où il aduint que par trop d'empressement, la Carauelle s'embarassa si fort avec vne de nos Carraques, qu'elle la fracassa en diuers endroits, si bien qu'il fut facile aux Anglois de la ioindre, & de l'emmener. Cependant nous vismes couler à fonds la Carauelle; & la Barque s'eschapper heureusement, pource que personne ne luy donna la chasse. Vne autre de

nos Carraques, fut quelque temps pourfuiuié par ces Ennemis; puis abandonnée par eux-mesmes. Mais enfin, l'esperance du riche butin qu'ils creurent trouuer parmy nous, les fit tout à coup refoudre de nous assaillir de toutes leurs forces. Tellement que nostre Capitaine fut d'aduis de relascher en l'Isle prochaine, si nous en pouuions trouuer le port, en intention de sauuer vne partie de nos biens avec nos vies, aimant mieux que le reste fut perdu, que de confier le tout à la discretion de si rudes Ennemis.

Comme i'eus appris cette resolution, & consideré que la tourmente estoit grande, ioint qu'il y

auoit en cette coste là tant de bancs de sable & de rochers qui ne paroissoient point, que nostre vaisseau pouuoit difficilement aborder la terre, sans se briser contre ces écueils; ie m'adressay au Capitaine, pour luy en dire mes sentimens. D'abord ie luy remonstray, que la route qu'il vouloit prendre, me sembloit hors d'apparence; qu'en se hazardant de cette forte, il agiroit en homme desespéré; & qu'il feroit beaucoup mieux de se rendre à la mercy des Anglois, que de se perdre luy-mesme, & tant de braues hommes qui le suiuiotent. Mais il ne daigna m'escouter, bien loing de me croire. Surquoy ie fis à l'in-

stant cette reflexion iudicieuse, qu'il estoit temps de songer à moy. Puis ayant ferré dans l'une de mes mèches ma boëte de Pierres, i'attelay mes *Gansas* à leur Machine; où ie m'ajustay le mieux que ie pûs, croyant (comme il arriva par bon heur) qu'aussi-tost que le vaisseau viendrait à manquer, mes oiseaux, bien qu'ils n'eussent aucun signal, ne laisseroient pas de se porter d'eux-mêmes à gagner la terre, afin de sauver leur vie, à la conservation de laquelle il n'est point de creature qui ne contribuë par vn instinct naturel. L'effet seconda mon esperance; & i'en louay Dieu; tandis que nos Nauigateurs s'eston-

noient tous de ce que ie voulois faire, dont pas vn d'eux n'auoit connoissance, à la reserue du Capitaine; car quant à Diego, il estoit dans le Nauire nommé *le Rosier*, sauué fortuitement, comme il a esté dit, pour n'auoir du tout point esté pourfuiuy des Ennemis.

Nous estions à demy lieuë de terre, quand par vn accident déplorable, nostre Carraque poufsec contre vn écueil, se fendit incontinent, & commença de faire eau de toutes parts : Ce que ie n'apperçeus pas si tost, que du plus haut du tillac ou i'estois, ie laschay les resnes à mes oiseaux. Ils se leuerent tous à l'instant, & me porterent à terre ; dequoi vous

pouuez penser, si ie n'eus pas vn sujet d'estre fatisfait au dernier poinct. Mais ce fut pour moy d'ailleurs vn bien funeste spectacle de voir mes compatriotes & mes amis si miserablement traitez par la mer. Plusieurs neantmoins s'eschapperent de ce naufrage, avec plus de bonheur, que par raison ils n'en deuoient esperer; car dans vne extremité si pressante, les Anglois se monstans plus genereux que nous ne croyōs, en furent touchez de compassion, & firent toutes les diligences imaginables, mesme au hazard de leur vie, pour receuoir dans les Chalouppes qu'ils ietterent, ceux qui eurent assez de force pour les

aborder, en s'opposant à la violence des vagues. Le General de la flotte fut le principal de ceux qui se sauuerent de ce peril, & luy-mesme (comme iel'ay sçeu depuis du Pere *Pacio*) s'estant ietté dans sa chalouppe, avec douze autres, fut persuadé par quelques-vns de se rendre au Capitaine *Rymundo*, qui le mena, & nostre Pilotte aussi, au nouueau voyage qu'il pretendoit faire aux Indes. Mais leur destin fut si mauuais, qu'apres s'estre n'aguere eschappez de la furie des vagues, ils furent impitoyablement engloutis par elle, au traject d'un Golphe, qui est prés du *Cap de bonne Esperance*. Il en resta neantmoins quelques vingt-six,

que la fortune ne traita pas si mal, & qui sur d'autres vaisseaux qui les reçurent, aborderent bientôt au *Cap verd*, où ils furent mis à terre.

L'estois cependant en vn pais où ie me croyois en seureté, pour estre parmy des Espagnols, qui en habitoient la meilleure partie; bien qu'il s'en fallût fort peu que ie ne comptasse, comme l'on dit, sans mon hôte. Je fus pourtant si heureux, que d'estre porté en cét endroit de l'Isle, où commence à s'esleuer insensiblement la montagne dont j'ay parlé ci-dessus. Elle est en la possession d'une maniere de gens sauvages, qui vivent ordinairement le long de ces costes.

La neige en couvra le sommet en quelque temps que ce soit; & sa hauteur, tant elle est grande, la fait estimer inaccessible aux gens & aux bestes.

Ces Sauvages, de crainte qu'ils ont des Espagnols, avec lesquels ils ne sont jamais sans quelque sorte de guerre, demeurent tousiours le plus près qu'ils peuvent du sommet de cette montagne, où ils ont plusieurs Forts, pour s'y tenir en deffence, & ne descendent jamais dans les fertiles vallées, que pour aller à la picorée; Je fus bien à peine en bas, que de ces hauts lieux ils m'apperçurent fortuitement. L'esperoir du butin qu'ils créurent faire, les sollicita d'accourir à

moy ; mais ils ne le peurent si cou-
uertement, que ie ne jugeasse de
leur dessein, avant qu'ils m'eus-
sent approché d'environ vn demy
quart de lieuë. Les voyant donc
descendre à la haste du haut du
costau, les vns portans à la main
de longs bastons, & les autres ar-
mez, comme il me sembloit,
pource que ie ne les pouuois pas
bien discerner, à cause qu'ils
estoient loing, ie conclus à par
moy de changer de place, & d'ad-
uifer aux moyens de me garentir
des griffes de tels Marauds, qui
pour estre ennemis mortels de nos
Espagnols, m'eussent assurement
mis en pieces, si ie fusse tombé
dans leurs pieges.

De cét endroit où ie me trou-
uay pour lors, qui estoit en la prin-
cipale aduenuë de la mōtagne, dās
vn pais plat, & si découuert, que
rien ne s'opposoit à la veuë, i'ap-
perçeu par bonheur dans la co-
ste vne maniere de creuasse, sur
vn terre-plain blanchissant, qui me
sembra propre à executer ce que
i'auois projectté: car ie me persua-
day que cette blancheur seruiroit
comme de signal à mes oiseaux;
& qu'estans poussez avec indu-
strie, ils me pourroient enleuer si
loing de là, qu'ils osteroient à ces
Barbares le moyen de m'attein-
dre, auant que i'eusse gagné le
logis de quelqu'un des Espagnols,
qui faisoient là leur demeure; Ou

qu'à faute de cela, ie pourrois du moins auoir le temps de me cacher d'eux; en attendant que la nuit me donnât moyen de me conduire, à la faueur des estoilles, iusques à *la Laguna*, capitale de cette Isle, d'où ie n'estois vray semblablement qu'à demy lieuë. Je me mis pour cét effet sur ma Machine, & lâchay les resnes à mes *Gansas*, qui de bonheur pour moy prirent tous vne mesme route, bien que ce ne fut pas celle où ie buttois. Mais cela n'importe, Lecteur, aye seulement l'oreille à l'erte, & prepare toy d'ouïr la plus estrange aduanture qui soit iamais arriuée. Que si tu n'as point assez de bonté pour la croire, sans

l'auoir veuë, fie-toy du moins à ma parole, & t'asseure qu'aux experiences que i'en ay déjà faites, i'espere d'en adjouster plusieurs autres, auant qu'il soit peu de temps.

Mes *Gansas*, comme autant de cheuaux qui auroient pris le frein aux dents, s'esleuerēt tout à coup, & fendirent l'air d'une viftesse incroyable. l'eus beau les adresser du costé où le terrain estoit blanc, ils s'en escarterent malgré moy; & par la rapidité de leur vol, me porterent au sommet du *Pico*, où iamais homme n'estoit monté, pour auoir, à ce qu'on tient, quinze lieuës de hauteur, à le prendre perpendiculairement.

St. et. Pyco.

St. George.

Ese

C. L. ca. dist.

Ese

Fayall

Flores

Guañoso

es



Je vous ferois icy volontiers la description de ce lieu, si ie n'auois à vous dire d'autres choses bien plus importantes. Il suffit que vous sçachiez, qu'après que mes oiseaux m'eurent là planté, ayant pris garde qu'ils n'en pouuoient plus, tant ils estoient las, & hors d'haleine; ie trouuay à propos de les laisser reposer pour quelque temps; de ne les pas presser davantage, & mesme de ne les point mettre à couuert, pource qu'ils ne le pouuoient souffrir, sans se tourmenter & se débattre. Mais tout le contraire aduint icy, par l'effet inopiné qui s'en ensuiuit.

C'estoit alors la saison, où ces oiseaux, du nombre des passagers,

auoient accoustumé de s'enuoler par diuerses troupes, comme fōt les coucous & les arondelles en Espagne, vers le commencement del'Automne. Eux donc en firent de mesme; & par ie ne sçay quelle reminiscence de leur voyage ordinaire, sur le poinct que ie les voulois retirer, se leuerent tout d'un temps ensemble. Je me trouuay pour lors aussi estonné qu'on sçauroit dire; & le fus bien dauantage, quand i'apperçeus que par l'espace d'une heure, ils monterent toujours droit, & aussi viste qu'une fleche. En suite dequoy, il me sembla qu'insensiblement ils relascherent de leur trauail; si bien que leur extrême viftesse se rallen-

tist peu à peu, iusques à ce qu'ils cessèrent d'agir tout à fait. Alors par vne merueille à peine croyable, ils s'arrestèrent tout court, sans branler non plus que s'ils eussent esté liez à des perches; Alors, dis ie, toutes les cordes se lâcherent d'elles mesmes, si bien que la Machine & moy demeurâmes immobiles, & comme sans poids.

I'ay trouué par cette espreuue ce à quoy les Philosophes n'ont iamais pensé iusques icy C'est que les choses pesantes ne tendent point vers le centre de la terre, cōme à leur lieu naturel; mais semblent plustost estre attirées par vne certaine qualité du Globe terrestre, ou par ie ne sçay quoy qui

est au dedans; de la mesme sorte que le fer est attiré par l'aimant. Ainsi, bien que sans auoir autre soustien materiel que l'air, ces oiseaux s'y peussent tenir, avec autant d'aïse & de repos, que le poisson dans l'eau, quand elle est calme; si est-ce qu'au moindre effort qu'ils faisoient, pour s'esleuer en haut & en bas, ou mesme à costé, ils estoient portez avec tant de vitesse, qu'il n'est pas possible de se l'imaginer. Ce qui me donna si fort l'espouuante, par l'objet d'un lieu si plein d'effroy, qu'il faut aduoüer que ie fusse mort de peur, si ie n'eusse esté armé d'une resolution Espagnolle, & d'un courage digne de moy.

Mais ie ne me sentoispas moins troublé par la rapidité du mouuement, qui estoit si grande, qu'elle surpassoit, comme i'ay dit ailleurs, celle d'une fleche, qu'un bras robuste tireroit avec un arc, ou d'une pierre lancée du plus haut d'une Tour. I'ajouste à cecy les illusions des Esprits malins, qui m'environnerent en foule le premier iour de mon arriuée. Ils s'apparoissoient à moy sous des formes d'hommes & de femmes, qui de la façon qu'ils m'assiegeoient, me faisoient souuenir de ces oiseaux effarouchez, qu'on voit fondre pessel-messe autour d'un hibou, pour luy donner chacun quelque coup de bec. Je fus un assez long-temps,

sans sçauoir ce qu'ils disoient, pource que leur façon de s'exprimer, qui me sembloit diuerse, me-
stoit entierement inconnuë. A la
fin neantmoins i'en rencontray
plusieurs, dont i'entendis le jar-
gon, pource qu'ils parloient les
vns Allemand, les autres Espa-
gnol, & les autres Italien, qui m'e-
stoient des langues intelligibles.

Icy ie ne vis le Soleil eclipsé
qu'une seule fois; encore ne fut-ce
que pour vn peu de temps. Que
si vous me demandez maintenant
dequoy viuoient mes oiseaux; ie
vous respondray que tous enlâchez
qu'ils estoient de plusieurs corde-
lettes, ils ne laissoient pas d'attrap-
per à tous momens des mouches

de plusieurs fortes, & des oiseaux mesmes, principalement des aronnelles & des coucous, qui ne sont pas en moindre abondance en ce pais là, que les Atomes dont le Soleil est le Pere. Ce que ie raconte pourtant de leur maniere de se nourrir, n'est seulement que par conjecture; pource qu'à vray dire, ie ne leur ay iamais veu prendre aucune forte d'aliment. Pour mon particulier, ie vous puis bien asseurer que de quelque nature que fussent mes hostes, hommes, ou Demons, ils se monstrent grandement officieux & courtois en mon endroit. Car apres quelques discours que ie passe sous silence, ils me promirent que si ie

voulois fuiure leurs ordres, ie ne ferois pas seulement ramené chez moy, sans aucun danger ; mais encore assure   de iouir en quelque saison que ce fut, de tous les plaisirs, & de toutes les delices de leur pa  s.

Ie ne refusay pas ces offres absolument, & demanday du temps pour aduiser    ce que ie deuois faire. Or bien que ie n'eusse du tout point de faim (ce qui semblera possible incroyable) si est ce que pour ne perir cependant,    faute de preuoyance, ie trouuay    propos de me fournir de quelques viures, qu'ils m'apportarent. I'eus d'eux de fort bonne viande, & des poissons de diuerses sortes, af-

sez bien accommodé, mais qui estoient extrêmement doux, & sans aucun goust de sel.

Quant à la boisson, elle fut telle, que i'y beus, sans mentir, d'aussi excellent vin qu'en Espagne, & de si bonne biere, qu'il n'y en a pas de meilleure dans Anuers. Il me dirent, que i'en fisse prouisiō, puis que l'occasion s'en presentoit; qu'ils ne pourroient m'assister en riē iusques au leudy prochain; encore en estoient ils en doute; & qu'en tout cas ils me remeneroient sans danger en Espagne, où ie me souhaittois si fort; A condition neantmoins, que ie m'enroolerois en leur Compagnie, sous les mesmes capitulations qu'ils auoiēt

faites avec leur Capitaine, dont ils ne me voulurent jamais dire le nom. A quoy ie respondis froidement, que ie ne voyois pas qu'il y eust beaucoup d'apparence de me réjouir d'une telle offre ; & que ie les priois seulement de se souuenir de moy, quand l'occasion s'en presenteroit. Voila comme ie me depeschay d'eux pour cette fois, ayant premierement remply mes pochettes de tout ce que i'y peus fourrer de viures ; & mesme ie fis en sorte de trouuer place pour vne bouteille de vin de Canarie.

Je veux maintenant vous declarer la qualité du lieu où i estois alors. Toutes les nuées m'estoient

souſmises, ou ſi vous voulez eſparſes entre moy & la terre. Quāt aux eſtoilles, pource qu'il n'y auoit là point de nuit, ie les voyois tousjours d'une meſme forte; non pas brillantes à l'ordinaire, mais d'une couleur blancheaſtre, & telle à peu près qu'eſt au matin celle de la Lune. Elles ſe faiſoient remarquer en fort petit nombre; & dix fois plus grandes (à ce que i'en pūs iuger) qu'elles ne ſe montrent aux habitans de la terre. Pour ce qui eſt de la Lune, qui à deux iours près, s'en alloit eſtre pleine, elle eſtoit d'une grandeur effroyable.

Il ne faut pas oublier icy, que les Eſtoilles ne paroiſſoient là que du coſté de l'Hemiſphere, tourné

vers la Lune; & que tant plus elles en approchoient, tant plus elles sembloient estre grandes. J'ay à vous dire encore, que soit que ie fusse en l'air, dans le calme, ou porté avec agitation, ie me trouvois tousiours tout droit entre la Lune, & la Terre. Ce que ie pouvois remarquer, non seulement en ce que mes oiseaux n'adressoient leur route, que droit à la Lune; mais encore, pource qu'il ne nous aduenoit iamais de nous reposer (comme nous fîmes par plusieurs heures, au commencement de nostre voyage) que nous ne fussions portez insensiblement autour du Globe de la terre. Car j'obmets le sentiment de Coperni-

cus qui tient, qu'elle ne cesse de tourner en rond de l'Est à l'Oüest, (laissant aux Planettes ce mouuement que les Astrologues appellent naturel) non pas sur les Poles de l'Equinoctial, communément nommez les Poles du Monde, mais sur ceux du Zodiaque; ce qui est vne question dont ie me propose de parler plus amplement cy apres, quand i'auray loisir de me remettre en memoire l'Astrologie que i'appris à Salamanque, estant ieune, & que i'ay depuis oubliée.

Là ie trouuay l'air extrêmement calme, sans que le moindre vent l'agitast; & si bien temperé, qu'il n'y faisoit ny chaud, ny froid. Aussi est-ce vn lieu où les rayons du

Soleil ne trouuent point où se pouuoir reflechir; outre que la terre & l'eau ne sōt pas assez proches l'vne de l'autre pour donner à l'Air cette qualité de Froid qui leur est naturelle; car ie ne sçauois nommer autrement qu'imaginaire & capricieuse l'opinion de ces Philosophes, qui attribuent à l'Air, & la Chaleur, & l'Humidité tout ensemble.

C'est chose bien remarquable, qu'après que i'eus quitté la terre, il ne me prit iamais enui ny de manger, ny de boire; soit que la pureté de l'air, ou l'eau, pour n'estre imbuë d'aucune vapeur terrestre, me fournist alors d'vne nourriture suffisante, soit qu'il le fallût attribuer

buer à vne autre cause, que ie confesse m'estre inconnüe. Je sentoys bien cependant que ie ioüissois d'une parfaite santé, tant de l'esprit que du corps; & mesme que ma vigueur estoit beaucoup au dessus de ma force ordinaire. Mais aduançons nous, puis qu'il le faut, & allons vn peu plus viste que le pas.

Quelques heures apres que cette foule de Demons aériens m'eust quitté, mes Courriers aislez commencerent à reprendre leur vol, tirant tousiours vers le Globe de la Lune, avec vne si merueilleuse viftesse, qu'à ce qu'il me sembloit, ils ne faisoient gueres moins de cinquante lieuës par heure. Je re-

marquay en ce passage diuerſes choſes, qui meritent bien d'eſtre ſçeuës, & ſur tout celle-cy; que tant plus ie m'aduançois, tant moins ie trouuois grand le Globe entier de la terre? comme au contraire celuy de la Lune ſ'accroïſſoit à tout moment, du moins ie me le faiſois ainſi accroire.

Dauantage, la terre, que ie voyois touſiours, me ſembloit, par maniere de dire, ſe masquer d'une certaine lumiere, ainſi qu'une autre Lune; & comme en celle-cy ſont remarquables certaines taches obſcures, elles l'eſtoient de meſme en la terre. Mais au lieu que les formes de ces taches demeurent touſiours conſtantes, cel-

les-cy au contraire changeoient à toute heure. La raison de cela est, ce me semble, que comme la terre, selon son mouuement naturel, (que ie suis maintenant contrainct d'auoüer avec Copernicus) tourne en rond sur son puiot de *l'Est* à *l'Oüest*, de vingt-quatre en vingt-quatre heures ; Je remarquay d'abord au milieu du corps de ce nouuel Astre, vne tache à peu près semblable à vne poire, dont on auroit mordu l'vn des costez, & emporté le morceau, se couler au bout de quelques heures du costé de *l'Oüest*; & cecy sans doute estoit le grand Continent de l'*Affrique*.

Ie vis en suite vne vaste & admirable clarté, durant vn pareil es-

pace de temps, s'espandre par ce lieu là; & c'estoit asseurement le grand Ocean Athlantique Incontinent apres parût à mes yeux vne nouvelle tache, faite à peu près en ouale, & iustement telle que l'Amérique dans la Carte du monde. Puis ie découuris vne autre splendeur spatieuse au possible, representant l'Ocean Oriental; & finalement vn confus meslange de taches, pareilles aux diuerfes contrées des Indes Occidentales. Tellement que tout cecy me sembloit estre quelque grand Globe de Mathématique, lentement tourné deuant moy, où pendant vingt quatre heures, furent successiuent representez à ma veuë tous les

Pais de nostre terre habitable; & c'est icy le seul moyen que j'auois de compter les iours, & de mesurer le temps.

Je voudrois bien maintenant que tous les Mathematiciens & les Philosophes, m'aduouassent leur obstination, & leur aueuglement. Ils ont iusques icy fait accroire au monde, que la terre n'a point de mouuement. Ce qu'ayāt à iustifier, ils sont contrainsts d'attribuer à chacun des Corps Celestes deux mouuemens diuers, & directement contraires; dont l'un est de l'Orient à l'Occident, pour terminer en vingt quatre heures; s'imaginans d'y estre forcez par la rapidité du premier mobile; &

l'autre de l'Occident à l'Orient, par diuèrſes proportions.

Mais qui croira d'ailleurs que ces Corps immenſes, i'entends les Eſtoilles fixes, que pluſieurs d'entr'eux ont dit eſtre cent fois plus grandes que toute la terre, ſe puiſſent tourner en ſi peu de tēps, comme autant de clous dans la rouē de quelque Charriot ? & que cependant, à ce qu'ils diſent, il faille que trente mille ans ſe paſſent, auant que le Ciel qui les enueloppe, ait fait ſon cours de l'Orient à l'Occident (ce qu'ils appellent le mouuement naturel) bien que toutesfois par leur propre declaration, la Lune acheue le ſien dans vingt & ſept iours, le Soleil,

Venus, & Mercure, en vn an, ou enuiron; Mars en trois ans, Iupiter en douze, & Saturne en trente? Or est-il que d'attribuer à ces Corps celestes des mouuemens contraires en mesme temps, c'est à mon aduis, vne absurdité insupportable; & c'en est encore vne autre bien pire, de s'imaginer que le mesme Ciel où sont les Estoilles fixes, le cours naturel desquelles employe à s'acheuer tant de mille années, se doiuue parfaire de vingt-quatre en vingt-quatre heures. Quoy qu'il en soit, ie ne veux point pour moy, ny aller si auant que Copernicus, qui fait le Soleil le Centre de la terre, & du tout immobile; ny entreprendre non.

plus de rien decider touchant l'un & l'autre. Il me suffit de iustifier par mes propres yeux le mouuement de la terre; & ainsi chacun n'ayant que le sien particulier, ces absurditez seront entierement ostées.

Mais ie ne voy pas que ie m'engage dans la dispute, au lieu de ne point sortir des bornes de la Narration que i'ay commencée, & où ie veux rentrer par vn accident bien remarquable qui m'arriua. Ce fut, que durant mon séjour en ce pais là, ayant veu s'approcher de moy certaine nuée de couleur rougeastre, & qui s'aduançoit tousiours de plus en plus, ie trouuay finalement que mes yeux se

trompoient, & que c'estoit vn prodigieux essaim de sauterelles peslemesle ramassées.

Quiconque lira ce qu'ont écrit de ces Insectes nuisibles, plusieurs sçauans hommes, & particulièrement Iean Leon en sa description d'Affrique, apprendra, s'il ne le sçait, qu'on les voit en l'air amoncelez en forme de nuages, plusieurs iours auparauant qu'ils s'en aillent fondre dās quelque contrée. Que si l'on adjouste à ce qu'ils disent, ce que i'en ay veu par épreuue, il en tirera sans doute cette consequence, qu'ils ne peuuent venir d'aucun autre lieu que du pais de la Lune.

Permettez-moy maintenant de

reuenir au recit de mon voyage, que i'aduançay sans discontinuer vnze ou douze iours, pendant lesquels ie fus sans cesse porté droit au Globe de la Lune, avec vne violence si grande, qu'il m'est impossible de vous l'exprimer. Car ie ne croy pas que le tourbillon le plus rapide luy soit comparable; ny qu'un boulet sortant de la bouche d'un Canon, puisse fendre avec pareille viftesse l'air humide, vaporeux & grossier, pour estre près de la terre. Mais ce qui me sembla sur tout bien estrange, fut de voir que mes oiseaux furent l'espace d'une heure entiere, sans remuer que de temps en temps leurs ailles, qu'ils tenoient seule-

ment estenduës, comme font les Aigles & les Milans en l'air, où ils demeurent comme suspendus, quand ils veulent fondre sur quelque Gibier qu'ils voyent en bas. J'ay creu depuis, que durant ces pauses, ils sommeilloiēt véritablement, n'ayant iamais remarqué qu'ils peussent dormir qu'en ce temps-là. I'en faisois de mesme, sans crainte de choir, si fort i'estois attaché à ma Machine; & i'ose bien dire, quoy qu'il ne semblera pas croyable, qu'en cette posture ie reposois aussi à mon aise, que si i'eusse esté couché sur quelque bon lit de plume.

Après auoir fait vnze iours de chemin, sans relascher d'un vol si

rapide; i'aperçeu que i'approchois insensiblement d'une autre terre iusques alors inconnuë; si toutes-fois ie la puis ainsi nommer, estant le vray corps de cét Astre que nous appellons communément *la Lune*. La premiere differēce que ie trouuay entr'elle & nostre Terre, quand elle eust cessé de m'attirer, fut que ie la vis tousiours dans ses couleurs naturelles; au lieu que parmy nous vne chose esloignée de nos yeux d'une ou de deux lieuës, nous semble noire ordinairement. Je pris garde encore, qu'en sa plus grande partie, elle me decouurit vne Mer de tres-vaste estenduë, & que la terre n'estoit seiche qu'en ces endroits seule-

mēt, qui paroissent vn peu plus obscurs que le reste de son corps, & qui sont comme des taches noires, d'où se forme vne figure vulgairement appellée, *El Hombre de la Luna*, ou, *l'Homme de la Lune*.

Quant à cette autre partie, qui darde à nos yeux des rayons si beaux & si luifans, c'est asseurement vn autre Ocean, parsemé d'Isles diuerses, qu'à cause de leur petitesse, nous ne sçaurions discerner de si loing. Tellement que cette mesme splendeur, qui nous eclaire de nuit, n'est autre chose que la reflexion, ou la reuerberation des rayons du Soleil, qui se fait sur l'eau, comme sur la glace de quelque miroir; ce que neant-

moins ie sçay fort bien ne s'accorder nullement avec tous ces beaux enseignemēs qu'en donnēt les Philosophes dās leurs escholes.

Mais il n'est nullement besoin, ce me semble, d'estaller icy leurs sentimens ridicules, que l'Experience & les ans n'ont que trop descouverts à nostre siecle; au nombre desquels le temps & l'ordre de mon discours veulent que ie mette vne de leurs opinions, qui s'est trouuée tres-fausse par l'épreuue que i'en ay faite.

N'ont-ils pas creu iusques icy la plus haute region de l'air extrêmement chaude, pour estre la plus proche du feu; ce qui n'est pourtant qu'abscurdité, que fan-

taisie, & que songe. Car apres que ie fus vne fois déliuré de la puissance attractiue des rayons de cette tyrannique pierre d'Aimant, (c'est ainsi que i'appelle la terre) ie trouuay l'air dans vn temperamēt tousiours égal, sans vents, sans pluyes, sās brouillards, sās nuages, & sans estre ny chaud, ny froid; mais doux, & calme au possible, iusques à mon arriuée en ce nouveau Monde de la Lune. Quant à cette Region du feu, dont nos Philosophes font tant de bruit, ie n'en ouïs aucunes nouuelles; & mes yeux m'éclaircirent entierement de cette doute, en me faisant voir le contraire.

La terre, à force de se tourner,

m'auoit defia monſtré douze fois toutes ſes parties, quand ie me vis au bout de ma route. Mon calcul me fit connoiſtre, & il eſtoit vray en effet, que ce fut vn Mardy vnziefme iour de Septembre, en vn temps où la Lune n'ayant plus que deux iours, eſtoit dans le vingtieſme degré de la Balāce. Mes *Ganſas* s'arreſterent alors toutes enſemble, & ſe repoſerent durant quelques heures. Cela fait, elles reprirent leur vol, & me porterent en moins d'vne heure ſur le haut d'vne Montagne, en cét autre Monde, où tout à meſme temps ſe preſenterent deuant mes yeux pluſieurs choſes veritablement étranges, & inouyes.

Je remarquay premierement, que comme le Globe de la terre paroissoit là beaucoup plus gros que ne fait à nous la Lune, quand elle est pleine ; Ainsi plusieurs choses s'y découvroient, incomparablement, & i'ose bien dire mesme, trente fois plus longues & plus larges qu'en nostre Monde. Leurs Arbres surpassoiēt de la troisiēme partie la hauteur de ceux de nos Forests, & de la cinquiesme leur épaisseur ; ce qu'on pouuoit dire encore touchant leurs Plantes, & leurs Animaux , tant volans que terrestres. I'aduoüe pourtāt qu'en leur espece, ils ne peuuent avec raison estre comparez à ceux que nous voyons ordinairement par-

my nous, principalement à nos oiseaux, auxquels les leurs ne sont nullement semblables, à la reserve des Arondelles, des Coucous, des Rossignols, des Faisans, des Chauve-fouris, & de quelques autres, que ie pris pour du gibier. I'en remarquay aussi de pareils à mes *Gansas*; & connus par conjecture, que la pluspart de ces oiseaux peuvent estre appelez *Passagers*; à cause qu'en la saison qu'il s'absentent de nostre Monde, ils passent en celuy là, sans differer en quoy que ce soit des nostres, ny en quantité, ny en qualité, pource qu'ils sont veritablement les mesmes, soit en nombre, soit en espece; & c'est dequoy ie parleray plus par-

ticulierement en son lieu.

Je n'eus pas plustost mis le pied dans cette nouvelle terre, que ie me sentis tout affamé; si bien qu'après auoir attaché mes *Gansas*, & ma Machine au premier arbre que ie rencontray, ie ne pensay plus qu'à satsfaire mon ventre; Pour cet effet, ie fouillay tout aussi-tost dans mes pochettes, pour en tirer les prouisions dont i'ay parlé cy-deuant. Mais au lieu des perdrix & des chappons que ie pensois y auoir mis, ie n'y trouuay qu'un meflange confus de feuilles seiches, parmy de la mouffe, du poil de chevre, des crottes de brebis, & de semblables ordures. Il m'en arriua de mesme de mon vin de

Canarie, qui se tourna en vne puante & vilaine liqueur, telle à peu près que du pissat de cheual, ou de quelque autre beste; d'où vous pouuez bien iuger, que toutes ces choses n'estoient qu'illusions de malins Esprits, & de quelle sorte i'en aurois esté seruy, si ie m'y fusse fié.

Mais tandis que ie m'amusois à considerer de si estranges Metamorphoses, i'ouïs vn grand bruit que faisoient mes oiseaux; qui battoient des aisles derriere moy; & me tournant tout à mesme temps, ie vis comme ils se iettoiēt à corps perdu sur vn certain arbrisseau, qui s'estoit fortuitement embarrassé dans l'estenduë de leurs

cordages; Je pris garde qu'ils en mangeoient les feuilles avec vne grande auidité; & m'en estonnay d'autant plus, que ie ne les auois iamais veu iusques alors, se repaistre d'aucune sorte de mangeaille. Cela me fit prendre enuie d'en cueillir vne feuille, & de la macher; ce que ie fis avec vn plaisir extrême, pour le merueilleux goust que ie trouuay qu'elle auoit; & ainsi ces fueilles prises sans excez, tinrent lieu d'vn excellent repas, tant à moy qu'à mes oiseaux; & nous en vfasmes tousiours depuis au besoin, comme d'vn grand rafraischissement.

Bien à peine eus ie finy ce beau festin, que ie me vis enuironné d'v-

ne certaine sorte de gens, dont la stature, la mine, & l'habillement me semblerent fort estranges. Ils auoient la taille differente; mais pour la pluspart deux fois plus grande que la nostre, le teint oliuastre, le geste plaisant, & des habits si bizarres, qu'il m'est impossible de vous en faire comprendre, ou la forme, ou la matiere. Tout ce que ie vous puis dire, est que ie les voyois tous vestus de mesme façon, d'une estoffe qui n'estoit ny drap, ny foye; & ce qui m'estonnoit le plus, d'une couleur que ie ne vous sçaurois dépeindre, ne se pouuant proprement appeller, blanche, noire, rouge, verte, iau-ne, bleuë, ny du nom de pas vne

de ces autres couleurs, qui sont cōposées de celles-cy. Que si vous me pressez là dessus, & me demandez, comment donc la pourroit-on définir; ie vous respondray que c'est vne couleur, dont on n'a iamais veu la pareille dans nostre Monde; & qui par consequent ne peut estre ny conçeuë, ny representée, n'estant pas moins difficile de la figurer à qui ne l'a veuë, que de faire comprendre à vn aueugle né, la differēce qu'il y a entre le verd & le bleu. Mais apres tout, ie puis dire, sans mentir, que durant mon séjour en ce nouveau Monde, ie n'ay point trouué d'objet si agreable à mes yeux, que cette couleur illustre, & resplendit;

sante par dessus toutes les autres.

Il me reste maintenant à dire quelles sont les mœurs des habitans de ce Pais inconnu. Ils se presenterent à moy, comme i'ay desia dit, tout à l'improuiste; & d'une façon si estrange, que de frayeur que i'eus, ie demeuray quelque temps interdit, & faillis mesme à m'euanouïr. Car soit que ma personne ne leur donnât pas moins d'estonnement que la leur me donnoit d'épouuante; soit que pour la trouuer extraordinaire, ils l'eussent en quelque veneration, tant y a, que ieunes & vieux se prosternerent tous deuant moy. Puis tenant les mains haussées, ils se mirent à prononcer quelques mots

que ie n'entendois pas, & se leuerent tout à l'instant.

Le plus haut d'entr'eux s'en vint alors m'accoster; & m'embrassant avec beaucoup de tendresse, il donna ordre, à ce que i'en pûs iuger, que quelques-vns de ses gens se tinssent près de mes oiseaux. Cela fait, il me prit par la main, me conduisit iusques au bas de la Montagne, & me fit entrer en sa maison, scituée à plus de demy-lieuë de l'endroit où i'auois mis pied à terre. Tout nostre monde ne sçauroit rien monstrier d'égal, ny à la grandeur, ny à la beauté de son édifice; à comparaison duquel i'en vis depuis plusieurs autres, qui tous beaux qu'ils estoient, ne pa-

roissoient non plus que des Cabanes couuertes de chaume. La moindre porte de ce Palais auoit 30. pieds de hauteur, & 12. de largeur; Les chambres en auoient 40. à 50. & tout le reste à proportion. Dequoy certes il ne falloit pas s'estonner, le Maistre de ce logis ayant du moins de la teste en bas 30. pieds de haut; & le corps si massif, que qui l'auroit mis dans vne Balance, s'il eust esté possible, l'auroit trouué 25. ou 30. fois plus pesant qu'un des plus robustes hommes de nostre monde.

Après qu'il m'eust fait reposer avec luy l'espace d'un de nos iours, il me mena droit au Palais du Prince du Pais, qui estoit à quelques

cinq lieues de là. Je vous en decris-
rois la magnificence, n'estoit que
ce n'est pas icy le lieu de parler de
cette matiere, ny de plusieurs au-
tres particularitez, dont ie me re-
ferue à vous entretenir en la se-
conde partie de ce liure; mon des-
sein n'estant en celle-cy, que de
faire vne simple narration histori-
que de mon Voyage.

Ce Prince, qui auoit la taille
incomparablemēt plus haute que
cēt autre dont ie viens de parler,
s'appelloit *Pylonas*, à ce que i'en
pūs conjecturer par leurs tons, qui
ne peuuent estre parfaitement en-
seignez par nos caracteres. I'ay
sçeu depuis que ce nō signifie *Pre-
mier*, en leur langue; & l'apparen-

ce en est grande; si ce n'est possible vne marque de sa prééminence, comme estant le plus puissant de cette Prouince là.

Il y a dans tout ce vaste Pais vn souuerain Monarque, beaucoup plus grand que ce dernier. Il commande en toute l'estenduë de ce nouueau Monde, ayant sous luy vingt-neuf Princes, extremément puissans, chacun desquels en a vingt-quatre autres, & ce *Pylonas* en est vn. C'est leur commune opinion, que le premier de ces Ancestres sortit de la terre; qu'il se fist Maistre de cét Empire là, pour en auoir épousé l'Heritiere, & que ses Descendans l'ont possédé toujours depuis, durant quatre mille

jours, ou Lunes, qui font 3077. ans. Cét Empereur s'apelloit *Ir-donozur*, nom que ses Heritiers ont retenu iusques aujourd'huy. Ils asseurent encore, qu'ayant eu le Sceptre par l'espace de 400. Lunes, & procrée plusieurs enfans, il retourna finalement au lieu de son origine, qui estoit la terre. Mais ils ne disent point comment, & il ne faut pas douter qu'ils n'ayent leurs Fables, aussi bien que nous auons les nostres.

Or pource que nos Historiens ne font point mention qu'aucun auant moy ait esté en ce Monde là, ny moins encore qu'il en soit reue-
nu; i'ay quelque raison, à mon ad-
uis, de condamner cette tradition,

comme fausse & fabuleuse. Je ne mentiray pas neantmoins, quand ie vous diray que ces Peuples sont tellement ennemis du Mensonge, & de la Fourberie, qu'ils les punissent à toute rigueur; & qu'avec cela les belles lettres, & les vrayes connoissances, semblant estre parmy eux en tres-grande estime.

De plus, ce qui fauorise beaucoup ces traditions Historiques, est, que plusieurs d'entr'eux viuent fort long-temps; & ce qui est au delà de toute croyance, iusques à l'aage de 30000. Lunes, c'est à dire de 1000. ans & plus, comme ils me l'ont aduoué; d'où il est verifié, que l'aage de deux ou trois hommes peut atteindre à celui de leur

premier Prince *Irdonozur*.

C'est encore vne obseruation generale, que tant plus ils sont grands, tant plus leur esprit est excellent, & leur vie longue. Car comme leur taille, ainsi que j'ay dit n'aguere, est grandement differente, il s'en trouue de mesme plusieurs parmy eux, qui surpassent de fort peu la nostre, & ceux-cy ne vivent gueres plus de 1000. Lunes, qui font 80. de nos années. Aussi est-ce pour cela, qu'ils ne les tiennent que pour de chetiues creatures, releuées d'un seul degré par dessus les bestes; & que comme telles, ils les employent aux choses les plus indignes d'un homme, les appellant d'ordinaire Ba-

stards, Malencontreux, & faits en despit de la Nature. Au contraire, ils estiment vrais Lunaires, Compatriotes, & naturels du Pais, ceux dont la grandeur du corps est iointe à la longueur de la vie; & peut-on bien dire, qu'ils ont de l'un & de l'autre 30 fois autant que nous: Ce qui ne s'accorde pas mal en proportion à la longueur du iour en tous les deux Mondes, le leur en contenant presque trente des nostres.

Mais quand ie vous auray raconté la reception qu'on nous fit dans le Palais de Pylonas, vous m'aduouïerez assurement de n'auoir iamais ouïy rien de si estrange, ny de si peu croyable.

A nostre

A nostre arriüée, on nous presenta deux Esuentails de plumes, tels que les portent nos Dames en Espagne, pour s'attirer la fraischeur de l'air dans les chaleurs de l'Esté. Auant que d'en apprendre l'vsage, il faut que vous sçachiez, que le Globe de la Lune n'est pas entierement destitué d'une puissance attractiue; ny mesme moins foible que celui de la terre. Que si vn homme s'esleue là de toute sa force, comme font les Baladins, quand ils capriollent, il se peut voir par épreue qu'il peut monter à quelques 50. ou 60. pieds de hauteur; & alors sans plus retõber, il est au dessus de l'attraction de cette terre Lunaires; tellement

qu'avec ces Esuentails, comme si c'estoient des aislez, ceux qui en vsent, sont portez en l'air en peu de temps, par tout où ils veulent, mais non pas avec tant de viffesse que les oiseaux, quand ils ont pris leur volée.

Nous estions soixante, qui dans deux heures fismes les cinq lieues que nous auons dittes, chacun de nous fendant l'air avec vn double esuentail. Apres que nous fumes arriuez au Palais de Pylonas, & que nostre Conduc-teur dans l'Audience qui luy fut donnée, eut déclaré quelle sorte de presens il portoit, il prit le soin de me faire appeller pour saluer le Prince. La superbe structure de son Palais, &

les hommages qu'on luy rendoit, me firent iuger de sa puissance, & employer toute mon industrie à m'insinuer dans ses bonnes graces. Vous sçavez que ie vous ay parlé d'une petite Boëte, où ie feray ce qui me resta des precieux ioyaux que j'auois apportez des Indes, & enuoyez en Espagne de l'Isle de Sainte Heleine. J'en chois quelques vns des plus beaux de chaque sorte, & les tinst prests, pour les presenter à ce grand Prince, quand ie serois amené deuant luy.

Ie le trouuay assis dans vn magnifique Thrône, ayant en l'un de ses costez la Reine sa femme & en l'autre son fils aîné, tous at

tendus d'une troupe de belles Dames, & de ieunes Gentilshommes, sans y comprendre ceux qui estoient en grand nombre dans une sale, le moindre desquels estoit aussi haut que Pylonas, de qui l'aage, à ce que l'on tient, est à present de 21000 Lunes. La premiere chose que ie fis entrant dans sa chambre, fut de me ietter à ses pieds, avec une profonde soumission. Il se monstra si courtois en mon endroit, qu'il m'aida luy-mesme à me releuer; & alors ayant pris mon temps, ie luy presentay sept pierres precieuses toutes differentes, à sçauoir un Diamant, un Ruby, une Esmeraude, un Saphir, une Turquoise, & une Opale,

qu'il reçoit toutes ensemble, avec autant d'admiration que de ioye, pour n'en auoir veu iusques alors que peu de semblables.

I'en offris apres cela quelques autres, tant à la Reine qu'au Prince, & en voulus donner aussi à plusieurs de la Compagnie. Mais Pylonas leur deffendit d'en prendre, soit qu'il creust, comme i'ai sçeu depuis, que c'estoit là tout ce que i'en auois, soit que ce fut son dessein qu'on les gardast pour *Isdonozur* son souuerain Seigneur. Ces choses s'estant ainsi passées, il m'embrassa, pour vn tesmoignage de son amitié, puis il se mit à me demander par signes, beaucoup de choses, auxquelles ie respondis

de mesme.

Mais voyant que ie ne pouuois me faire entendre à luy comme il desiroit, il me mit sous la garde de cent Geans, ausquels il commanda premierement que ie ne manquasse de quoy que ce fust dont i'aurois besoin; Seconde-ment, qu'on ne souffrist à pas vn de ces Nains Lunaires (si ie les puis nommer ainsi) de m'approcher en aucune sorte; En troisieme lieu, qu'on eust soin de m'instruire en la langue du Pais; Et pour conclusion, qu'on ne me donnât en façon quelconque la connoissance de certaines choses qu'il nomma particulièrement, sans que i'en aye peu iamais dé-

couvrir le secret.

Que si vous desirez sçauoir maintenant qu'elles questions me fit *Pylonas*; Ie vous diray qu'il me demanda d'où ie venois; comment & par quel moyen, i'estois arriué en son Pais, quel estoit mon nom, quel mon commerce, & quantité de choses semblables; auxquelles ie respondis par signes, le mieux que ie pûs, sans rien desguiser de la verité.

Auant que me renuoyer, l'on me pourueut abondamment de routes les choses que mon cœur pût souhaïter; & ainsi ie m'imaginois desia d'estre en ce lieu là, comme en quelque Paradis; dont le souuenir pourtant ne sçeut ia-

mais me faire oublier ma femme ny mes enfans, qu'il me sembloit auoir tousiours presens à mes yeux.

Comme ie vis donc reluire sur moi, touchant mon retour, quelque petit rayon d'esperance, ie donnay prōptement ordre qu'on eut à prendre bien garde à mes *Gansas*, c'est à dire à mes oiseaux ; & me rendis assidu à les esgayer tous les iours moy-mesme ; ce qui n'eust pas neantmoins beaucoup serui, si le soin de quelques autres n'eust acheué ce dequoy tous mes efforts n'eussent iamais pû venir à bout ; la raison est pource que le temps s'approchoit, auquel les personnes de ma taille auoient à

dormir necessairement treize ou quatorze iours tout de suite, & ie deuois par consequent en faire de mesme. Car il arriue là, par ie ne sçay quelle puissance de la Nature, ineuitable & fatale; que quand le iour commence à poindre, & la Lune à luire, esclairée par les rayōs du Soleil; tous ceux qui se trouuent en ce Pais là n'estre gueres plus grands que nous sommes d'ordinaire en nostre monde, tombent dans vn sommeil si profond, qu'il n'est pas possible de les éveiller, que le Soleil ne se soit dérobé de leur veuë, pource qu'ils n'en peuuent souffrir la clarté; non plus que les Hibous & les chauuesouris, celle du plus lumineux de

tous les Astres. D'où il aduient, qu'aux premiers rayons du iour, ils sont saisis d'un soudain assoupissement qui se tourne peu à peu en un si long sommeil, qu'il ne finist point que cette lumiere ne disparoisse derechef, ce qui ne se fait qu'en quatorze ou quinze iours, ou si vous voulez qu'au dernier quartier de la Lune.

Or dautant qu'il me semble ouïr desia quelqu'un qui me demande qu'elle est donc cette clarté, qui en l'absence du Soleil, esclaire ce monde là; Pour respondre à cette question, il faut sçauoir necessairement qu'il y a deux sortes de lumieres; l'une du Soleil, l'autre de la Terre, qui estoit alors

en sa plus haute élévation ; car quand la Lune est nouvelle, elle paroist à ses Habitans de mesme qu'à nous, quand elle est pleine ; & à mesure que nous la voyons croistre, ils voyent aussi diminuër la lumiere de la Terre. J'ay donc trouué par épreuve, que mesme en l'absence du Soleil, la clarté se trouue là telle à peu près que celle de nostre iour, quand l'Astre qui le donne, est enuironné de sombres nuages. Que si elle diminuë peu à peu, vers son dernier quartier, c'est de telle sorte, qu'en ce déclin elle ne laisse pas de donner toujours assez de lumiere ; ce qui est admirable à vray dire.

Mais c'est vne merueille bien

plus estrange, qu'en l'autre Hemisphere de la Lune (i'entends l'opposite à celuy où ie me rencontray) durant le cours de la demi-Lune, ils ne voyent ni le Soleil, ni la Terre; bien que toutes-fois ils ne laissent pas d'auoir vne maniere de clarté, presque pareille, comme ils la dépeignent à celle de nostre Lune; ce qui semble proceder de la naturelle scituation des Estoilles, & des autres Planetes, plus proches d'eux que de nous.

I'ai maintenant à vous dire, qu'il y a trois differens degrez de vrais Lunaires.

Le premier est de ceux dont la hauteur surpassant la nostre; est

d'environ dix ou douze pieds ; Et ceux-cy peuuent souffrir le iour de la Lune, quand la terre n'esclaire qu'un peu ; mais non pas supporter les rayons de l'une & de l'autre ; à cause, comme i'ay dit ailleurs, qu'en ce temps là il faut de nécessité qu'ils dorment.

Il y en a d'autres hauts de vingt pieds, & un peu dauantage, qui en des lieux ordinaires endurent quelque clarté que ce soit, tant du Soleil que de la terre. Mais en vne certaine Isle, dont aucun ne peut sçauoir les Misteres, il y a des hommes qui n'ont pas moins de vingt-sept pied de haut, à le prendre, suiuant la mesure de l'estendard de Castille. Que si pendant le

iour de la Lune, d'autres que des Originaires y abordent, ils s'endorment incontinent. Cette Isle a vn Gouverneur particulier, dont le nom est *Hiruch*, aagé de 65000. Lunes, qui font 5000. de nos années, & qui semble auoir quelque sorte d'Empire sur *Irdonozur* mesme, principalement dans l'estenduë de l'Isle, d'où il ne fort iamais, à ce qu'ils asseurent.

En ce mesme lieu frequente souuent vn autre grand Prince, qu'ils disent auoir la moitié plus de l'aage d'*Hiruch*, à sçauoir environ 33. mille Lunes, ou deux mille six cens de nos années. Son Empire est vniuersel par tout le Globe de la Lune, touchant les affaires

de la Religion, & les ceremonies sacrées. J'auois grande enuie de voir ce merueilleux Hōme, qu'ils appellent *Imozez*, mais il ne me fut iamais permis de l'approcher.

Souffrez maintenant que ie me prepare à dormir vne longue nuit: A moy, mes Gens, ayez soin de mes oiseaux, tenez prest mon logis, & monstrez-moy par signes, comment il faudra que ie me gouuerne desormais. C'estoit enuiron la my-Septembre que i'apperçeut l'air deuenir vn peu plus clair qu'à l'ordinaire: D'où il s'ensuiuit, qu'avec l'accroissement de la clarté, ie me sentis premierement pesant, puis assoupy, & finalement contraint de ceder aux charmes du

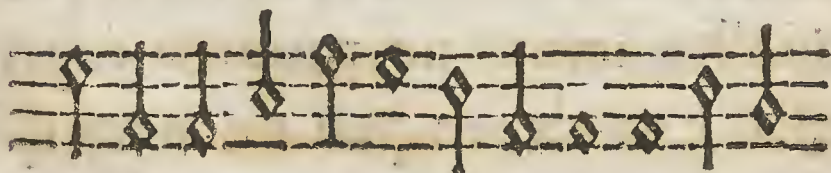
sommeil, quoy que iusques alors rien ne m'eust empesché de les goustier à mon aise. Je dormis dōc quinze iours durant; & à mon reueil, il n'est pas croyable, combien ie me sentis frais, agile, & robuste, en toutes les facultez, tant du corps que de l'esprit.

Cela m'obligea plus particulièrement, d'apprendre de bonne heure la langue du Pais, qui est vne, & la mesme dans toutes les Regions de la Lune. Ce qui me semble d'autant moins estrange, que ie ne puis croire que toute la Terre Lunaire soit de la quarantiesme partie si grande que la nostre habitable. Que l'on en cherche la raison, l'on trouuera qu'elle procede

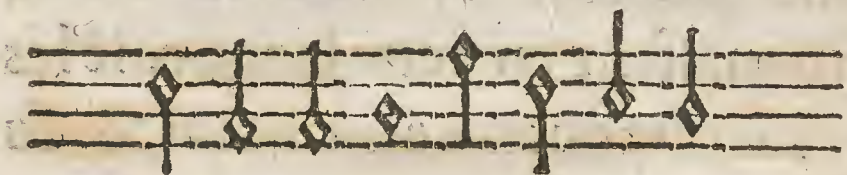
procède de ce que le Globe de la Lune est beaucoup moindre que celui de la Terre, & que de ses quatre parties, leur Ocean, ou leur mer, en couvre les trois, comme l'on croit; la surface de la Terre n'estant pas moindre que celle de nos Mers, à qui elle est comparable.

L'on ne sçauroit croire combien est difficile leur langue, pour deux raisons principales; la première, pour n'auoir rien de commun avec aucune autre sorte de langage; Et la seconde, pource qu'elle ne cōsiste pas tant en mots & en lettres, qu'en tons estranges, que les lettres ne peuuent exprimer. Car ils ont peu de mots qui

ne signifient diuerſes choſes, & & c'eſt le ſon ſeulement qui en fait la diſtinction, de la façon qu'ils les prononcent, comme ſ'ils chan-toient. I'obmets qu'ils en ont auſſi pluſieurs autres, qui ne conſiſtent qu'en tons; par le moyen deſquels ils peuuent, quand il leur plaiſt, donner à connoiſtre leurs penſées, ſans vſer de paroles formées. I'al-legueray pour exemple, qu'ils ont parmy eux vne façon de ſe ſalüer, qui ſignifie *A Dieu ſeule gloire*; laquelle ils déclarent, cōme ie penſe, quoy que ie ne ſois pas bon Muſicien par cette note, ſans paroles;



Et c'est aussi de la mesme sorte qu'ils expriment les noms des hōmes, comme ie le pouuois iuger, toutes les fois que voulant parler de moy en ma presence, afin que ie ne m'en apperçeusse, ils marquoient ainsi mon nom, qui est *Gonzalez*.



Cela me fait croire qu'il seroit facile d'inuenter vne langue telle que celle-cy, que l'on pourroit apprendre aisement, & qui seroit mesme aussi aisée, qu'aucune des autres langues du monde, ne consistant qu'en tons & en notes. De

quoy mes Amis pourront sçauoir dauantage, s'ils veulent prendre la peine d'y penser; & trouueront ie m'asseure que c'est icy vn mystereux secret, plus digne qu'il ne semble de la recherche des Curieux.

Or bien qu'il ne fut pas possible que plusieurs difficultez ne se trouuassent en cette langue, ie les veinquis toutes neantmoins, & fis si bien par mes soins, qu'en deux mois ie m'en acquis la connoissance. Tellement que i'entendois la pluspart des demandes qu'on me faisoit, & m'expliquois assez bien, pour y respondre, par paroles, ou par signes. A raison dequoy *Pylonas* m'enuoyoit querir souuent, &

prenoit plaisir à m'entretenir de plusieurs choses, que mes Gardes n'oserent pas me declarer.

Il faut que ie die encore, en faueur de ces gens là, qu'en ma conuersation ordinaire avec eux, ie ne remarquois iamais, ny mensonge, ny fourberie en ce qu'ils me racontoient. Que si ie leur proposois quelque doute, dont ils n'eussent pas enuie de m'esclaircir, ils me le donnoient à connoistre par vn branslement de teste; & avec vn geste à l'Espagnole, ils changeoient aussi tost de discours.

I'auois esté là quelques sept mois, quand il arriua que le Grand *Irdonozur* ayant resolu de faire vn voyage à deux cens lieues du Pa-

lais de *Pylonas*, s'aduisa de m'en-
uoyer chercher. L'Histoire de ce
voyage, & les discours que nous
eusmes, seront déduits amplement
dans mon second liure. Vous sçau-
rez cependant qu'il ne voulut ia-
mais parler à moy, ny me souffrir
en sa presence, qu'à trauers vne
grille, où nous pouuions neant-
moins nous entrevoir, & nous en-
tretenir à nostre aise. Je luy fis of-
fre de ce qui me restoit de ioyaux,
qu'il accepta tres volontiers, & de
bonne grace, me promettant de
les recompenser par des presens
d'une valeur incomparablement
plus grande, & inestimable.

Je n'eus pas demeuré là plus d'un
quartier de Lune, que ie fus ren-

uoyé à *Pylonas*; Et d'autant plus viste, que si nous eussions encore tardé là deux ou trois iours seulement, le Soleil nous eust atteints, avant que nous eussions gagné le lieu de nostre retraite. Les dons qu'il m'offrit, valoient plus que des Montagnes d'or, & se pouuoient dire n'auoir point de prix. C'estoient des pierres à nous inconnuës, dont il y en auoit neuf de trois sortes, par eux communément appellées, *Poleastus*, *Mao-crhus*, *Ebolus*, & trois de chaque sorte.

La premiere est de la grosseur d'une noisette, & semblable à du jets. Entre ses autres vertus, qui sont à peine croyables, elle a cel-

le cy, qu'estant vne fois eschauffée, elle retient tousiours la chaleur (& cela sans aucune apparence) iusques à ce que pour la luy faire perdre, on l'arrouse de quelque liqueur, de qui neantmoins elle ne peut receuoir aucun dechet, quand mesme elle seroit eschauffée, & apres esteinte dix mille fois.

L'ardeur de cette pierre est si violente, qu'elle fait rougir toute sorte de metal, si on l'en approche de la distance d'un pied seulement. Que si on la met dans quelque cheminée, elle s'eschauffe aussi-tost, & rend autant de chaleur dans vne chambre, que si on y auoit allumé vn grand feu.

La pierre appelée *Macrhus*, de mesme couleur que la Topaze; est beaucoup plus precieuse que les autres; & si resplandissante, qu'encore qu'elle ne soit pas plus grosse qu'une febve, si est ce qu'estant posée de nuit dans quelque grand Temple, elle le rend aussi clair, que s'il y auoit cent lampes allumées.

Peut-on souhaitter en une pierre de prix des qualitez plus exquises que celles cy? Nenny sans doute; Et i'ose bien dire que mon *Ebolus* vous produira des effets si rares, qu'ils vous forceront de le preferer à tout ce que nostre terre a de Diamans, de Saphirs, de Rubis, d'Esmeraudas, & d'autres pierres

precieuses, quand bien elles seroiẽt
deuant vous par monceaux.

Je ne parle point icy de la *Pierre
Lunaire*, ny de sa couleur, qui est
si belle, & si esclattante, que le
moins curieux feroit volontiers
cent lieuës pour la voir. Elle est
d'une forme vn peu platte, de la
largeur d'une Pistolle, mais deux
fois plus espaisse, & en l'un de ses
costez d'une couleur vn peu plus
orientale qu'en l'autre. Si vn hom-
me l'applique sur la peau nuë, en
quelque endroit du corps que ce
soit, il sent par épreuue, qu'elle
luy oste toute sorte d'embarras &
de pesanteur. Mais quand on la
tourne de l'autre costé, elle aug-
mente la force des rayons attra-

ctifs de la terre en l'un & l'autre Monde, & rendle corps plus pesant de la moitié qu'il n'estoit auparavant. Vous ne deuez donc pas vous estonner si ie prise tant cette pierre, qui a des proprietéz admirables; & d'autres encore plus grandes, que i'espere de vous déduire, quand ie seray de retour en nostre Monde.

Ie m'enquis d'eux, s'ils n'auoiēt point encore quelque autre pierre, qui peust rendre vn homme invincible; & leur dis que plusieurs de nos Sçauans auoient escrit sur ce sujet quantité de choses assez remarquables. A quoy ils me respondirent, que si cela se pouuoit, ils ne pensoient pas que Dieu per-

mist iamais qu'un secret de cette importance fust reuelé à des creatures imparfaites, comme nous sommes; Ioint que plusieurs s'en pourroient seruir à executer de tres mauuais desseins, & voila sommairement tout ce qu'ils me dirent.

Après qu'on eût sçeu que le grand Monarque *Irdonozur* m'auoit enuoyé querir, il n'est pas à croire à quel poinct on me considéra, & combien d'honneur me fit vn chacun. Mes Gardes, qui m'auoient tenu caché iusques alors l'estat du gouvernement de ce Monde là, me le descouurirent depuis; Et ainsi ie peüs apprendre, tant d'eux que de *Pylonas*, ce que ie

vous diray maintenant, qui ne sera qu'une introduction à la seconde partie de ces Relations, dont vous aurez vn recit plus ample à mon retour en Espagne. Car ie ne sçauois vous le donner plustost, pour les raisons cy-deuant alléguées.

La Contenance est inuiolablement gardées en ce Pais là, où l'on trouue en abondance tout ce qu'on sçauroit desirer pour l'usage de la vie, principalement des grains, & des fruiets de toutes sortes, qui viennent deux mesmes, sans qu'il soit besoin d'y employer aucun traual.

Pour le regard de leur logemēt, de leurs habits, & de toutes les au-

tres choses qui leur sont necessaires, il y est pourueu par l'ordre des Principaux d'entr'eux ; A quoy bien qu'ils n'espargnent point leur trauail, c'est neantmoins avec plaisir, & comme en se iouïant.

Les femmes y sont douées d'une excellente beauté ; & ie ne sçay par quelle conjoncture, ou naturelle, ou fatale, il arriue qu'un homme ayant une fois connu une femme, ne desire iamais d'en voir aucune autre.

Ils ne sçauent ce que c'est de Meurtre ; & mal-aisément en peuvent-ils commettre, n'y ayant point de playe qu'ils ne guerissent, quelque mortelle qu'elle semble estre. Ils assurent mesme (& ie ne

suis pas esloigné de le croire (que quand on auroit osté la teste à vn homme; si dans l'espace de trois Lunes, on prend le soin de la rejoindre à son corps, & d'y appliquer le jus d'une certaine herbe qui croist là, elle se rejoint de telle sorte, que la partie blessée est parfaitement guerie en peu de temps.

La principale cause des grands avantages qu'ils ont, est que par vne inclination merueilleuse, qui se tourne en habitude, & ieunes & vieux abhorrent le Vice, autant qu'ils cherissent la Vertu, & mènent vne vie si calme, qu'il n'y a rien qui en puisse troubler le repos. Il est vray pourtant, que les dispositions des vns sont meilleur

res que celles des autres, selon les influences, ou plus, ou moins favorables à leur naissance.

Comme c'est donc parmy eux vne Loy irreuocable, de ne faire iamais aucun Meurtre; si par la taille & la mine, ou par d'autres indices du corps, ils remarquent qu'il y en ait quelques vns naturellement enclins au Vice, ils les enuoyent à la Terre, par vn moyen que ie ne sçaurois dire, & les changent à d'autres Enfans, auant qu'ils ayent le pouuoir ou l'occasion de faire du mal. Mais il ne faut pas sur tout, qu'ils bougent du lieu où l'on les a mis, que l'air de la Terre ne leur ait premierement rendu le teint, d'une couleur pareille

reille à la nostre.

Leur retraite ordinaire, & de leurs semblables, est en vne haute Montagne, au Nord de l'Amerique, n'estant pas hors d'apparence que les Ameriquains ne soient descendus d'eux, puis que la conjecture s'en tire, tant de la couleur qui leur est naturelle, que de l'usage continuel du Tabac, dont ils ne se lassent iamais, soit qu'ils le fassent, ou à cause de l'humidité du Païs, ou pour le plaisir qu'ils y prennent, ou pour d'autres considerations, qu'il seroit ennuieux de rapporter en ce lieu. Ils essayent aussi quelquesfois d'imiter à peu près ce qu'ils voyent faire aux Chrestiens d'Asie, ou d'Afrique, quand ils se

rencontrent parmi eux ; ce qui n'aduient neantmoins que fort rarement. Je me souuiens à ce propos d'auoir leu, il y a quelques années, certaines Histoires, qui semblent confirmer toutes ces choses, publiées par les Lunaires, & particulieremēt vn Chapitre de *Guillaume Nembrige*, vers la fin de son premier liure des singularitez d'Angleterre. A quoy se rapporte encore ce qu'en disent *Inigo Mondciar*, au second liure de la description qu'il a faite de la nouuelle Grenade, & *Joséph Dofia de Carano*, en son Histoire de la Mexique.

Ce que j'ay mis en auant, vous est prouué par des tesmoignages de ces Autheurs, qu'il me suffit de

produire, sans me mettre en peine d'en citer d'autres. Que si ie puis estre si heureux vn iour, que de retourner en mon Pais, ie donneray de si claires demonstrations de toutes ces choses, qu'il n'y aura plus d'obscurité pour elles, ny point d'apparēce de douter qu'elles ne soient tres-veritables.

Mais si vostre curiosité vous porte à me faire encore d'autres demandes, touchant la Police & le Gouuernement de ces Lunaires. Helas ! vous diray-ie, qu'est il besoin de punition exemplaire, où il n'y a point de crime ? Il ne faut point là de Loix, puis qu'il n'y a iamais ni procez, ni querele ; Estant certain que dès l'instant

mesme qu'on voit germer quelque semence de diuision, elle est estouffée par celuy des Magistrats, qui en a le soin principal, & qui est le plus considerable d'entr'eux.

Il ne faut ny Medecins, ny Legislateurs en ce Pais là, où les Habitans ne font iamais d'excez, & où l'air est si bien temperé; qu'en quelque temps que ce soit, il ne s'y parle d'aucune sorte de maladie. Ainsi quand le temps que la Nature a prescrit à leur vie, est finy; Ils meurent sans peine, ou si vous voulez, ils cessent de viure par l'extinction de l'humide radical, comme vne Chandelle allumée cesse de luire, lors que le suif en est consumé. Je me trouuay

vne fois à la mort d'un de leurs Citoyens, dont i'admiray la Constance. Car bien qu'il semblât deuoir estre fort affligé de sortir du Mōde, où il auoit vescu tousiours content, & de quitter ses amis, sa femme, & ses enfans, & tous ses plaisirs, si est-ce que cette derniere fin ne l'estonna nullement. Au contraire, comme il la vit approcher, il fit apprester vn magnifique festin, auquel ayant inuité ceux de ses Compatriotes qu'il cherissoit le plus, *Courage*, leur dit-il, *mes Amis, réjoüyssiez-vous de mon bonheur avec moy, puis que voicy venu le temps, où ie dois quitter de faux plaisirs, pour posseder eternellement de vrayes felicittez.*

Je ne pûs assez louer vne si constante résolution de cét homme là; mais celle de ses Amis ne me sembla pas encore moins louable. Ils se réjouirent tout de bon, & prirent part au contentement de leur Amy mourant, sans y apporter ni dissimulation, ni fausses grimasses; Bien au contraire de nous qui la pluspart du temps, en pareil cas paroissions tristes sans l'estre; ou si nous le sommes, c'est en effet pour nos intereſts particuliers, pluſtost que pour aucun regret que nous ayons à la perte de nos amis.

Leurs Corps ne pourriſſent point après la mort; & voila pourquoy ils ne ſont pas enſeuclis, mais

soigneufemēt gardez en des lieux exprés; si bien que plusieurs d'entr'eux peuuent monſtrer ceux de leurs Anceſtres en leur entier, ſans eſtre nullement corrompus par la longueur des années.

Il n'y a iamais en ce Pais là ny vent, ni pluye, ni aucun changement d'air. Les exceſſiues froideurs de l'Hyuer en ſont bannies, auſſi bien que les trop ardentcs chaleurs de l'Eſté. Vn Printemps perpetuel y regne, avec toute ſorte de contentement, & ſans incommodité quelconque.

O ma femme! ô mes enfans! que vous me deſobligez de me priuer de la felicité de ce lieu! Mais ce qui me conſole, c'eſt d'ap-

prendre par ce voyage; qu'auant qu'il soit long-temps, apres que i'auray finy le cours de cette vie mortelle, i'en iray posseder vne autre immortelle.

Ce fut le neufiesme iour de Septembre que ie commençay de quitter *El-Pico*, & de m'esleuer tousiours plus haut. Je fus douze iours en mon voyage, apres lesquels i'arriuay en cette Region de la Lune, que l'on appelle icy *Simiri*, le ving-vniesme de Septembre suiuant.

Vn Vendredy douziesme de May, nous arriuasmes à la Cour du grand *Irdonozur*; Et le 17. estans de retour au Palais de *Pylonas*, nous y demeurasmes iusques au mois

de Mars de l'an 1601. Je l'auois instamment prié plusieurs fois qu'il me permist de m'en retourner, & ce desir se renouuellant en moy à tout moment, fut cause que ie luy en renouellay aussi la priere à cette heure, plus ardemment que ie n'auois fait encore.

Il ne tint pas à luy qu'il ne me détournast autant qu'il pût de ce dessein, m'alleguant pour cét effet l'extrême peril de ce voyage, la miserable sterilité du lieu d'où i'estois venu, & l'heureuse abondance du Païs où ie me trouuois alors. Mais quelques fortes que fussent ces raisons, le souuenir de ma femme & de mes enfans les effaçoit toutes; car à vray dire, i'estois si

fort passionné de la Gloire, dont ie me propoisois de jouir à mon retour, & que ie croyois auoir si bien meritée, qu'auéc raison ie m'estimois indigne du nom d'Espagnol, si ie ne hazardois vingt vies, quand j'en aurois autant, plustost que de perdre l'esperance de m'en acquerir la possession entiere. Ce qui m'obligea de luy respondre, qu'il me falloit necessairement reuoir mes enfans, ou me refoudre à mourir; & alors m'ayāt requis derechef, de vouloir du moins demeurer là vn an seulement, il eut de moy pour toute replique, qu'il m'estoit impossible de tarder dauantage; & que si ie ne partoys alors, ie ne m'en irois

iamais; comme en effet ie le conjecturois ainsi, à cause que mes oiseaux, pour auoir discontinué leur vol accoustumé, s'en alloient estre perdus, veu mesme qu'il y en auoit desia trois de morts; de sorte qu'apprehendant la perte des autres, i'apprehendois aussi à bon droit, qu'elle ne me priuast de toute esperance de m'en pouuoir retourner.

Pylonas enfin ayant communiqué mon dessein au grand *Irdonozur*, se resolut, avec peine de m'accorder ce que ie demandois avec supplication: Cependant, mes oiseaux, qui ne cessoient de bailler, me donnant à connoistre par là, qu'ils ne demandoient qu'à pren-

dre leur vol, furent cause que ie me hastay d'ajuster ma Machine pour mon partement ; & qu'en mesme temps, ie pris congé de *Pylonas*. Pour toute reconnoissance de tant de courtoisies qu'il m'auoit faites, il ne me demanda qu'une seule chose, qui fut de luy promettre fidellement, que si i'en auois iamais le moyen, ie saluërois de sa part ELIZABETH, Reine de la Grande Bretagne, qu'il appelloit la plus glorieuse de toutes les Dames de son Siecle. Aussi la croyoit-il telle en effet, & n'estoit iamais si content, que lors qu'il en parloit, & qu'on luy en disoit des nouuelles. Il me donna pour elle-mesme vn rare present,

& quin'estoit pas de petite valeur. Tellement qu'encore que ie la tienne pour ennemie de l'Espagne, ie ne puis toutesfois me dédire de m'acquiter de ma promesse, le plustost qu'il me sera possible.

Vn leudy vingt-neufiesme de Mars, trois iours apres mon réveil de l'assoupissement que m'auoit causé la clarté de la derniere Lune, ie m'attachay fortemēt à ma Machine, sans oublier de prendre avec moy (outre les joyaux qu'*Ir-donozur* m'auoit donnez, dont ie connoissois assez les vertus, par les grâdes choses que *Pylonas* m'en auoit dittes) autant de viures que j'en peüs porter, sans incommodité; & ie trouuay depuis qu'ils me

seruirent extrêmement, comme il se verra bien-tost.

Après que i'eus donné à *Pylonas* le dernier *Bazo las manos*, en la presence d'une prodigieuse foule de peuple, expressement assemblé pour me voir partir, ie laschay les resnes à mes oiseaux; qui prenans leur vol d'une grande ardeur, m'enleuerent à l'instant à perte de veüe: Le mesme m'aduint icy, qu'à mon premier voyage: ie n'eus iamais ny faim ny soif, que ie ne fusse arriué à la Chine, sur vne haute Montagne, esloignée d'environ trois lieuës de la grande Ville de *Pequin*.

I'acheuay mon voyage en moins de neuf iours, sans faire depuis au-

cune rencontre de ces Hommes aëriens, que j'auois veus en montant. Comme ie n'eus donc ni cét obstacle, ni aucun autre embarras, ie fis vne diligence incroyable, dont j'attribuay la cause à mes seuls oiseaux; car il n'est pas à croire combien estoit grande l'impatience qu'ils auoient, de retourner en terre, en vne saison où l'attraction de cét Element, beaucoup plus forte que celle de la Lune, les hastoit d'aller d'une façon estrange. Dequoy ie m'estonnois d'autant plus, qu'en ayant perdu trois, ie ne deuois apparamment esperer d'aller si viste. Les huit premiers iours ils tinrent sans cesse le deuât, & m'emportèrent agilement avec

ma Machine. Mais le neufiesme, quand ie commençay d'approcher des nuës, ie pris garde qu'elle s'en alloit insensiblement fondre vers la Terre.

Ie me vis alors en vne estrange peine, & hors de moy-mesme, de crainte que i'eus que mes oiseaux, n'ayans pas la force de me porter, pour estre diminuez de nōbre, ne fussent contraints de se precipiter en terre, & de m'entraîner par consequent avec eux. Cela me fit iuger qu'il estoit temps, ou iamais, de me servir à ce besoin de mon *Ebolus*; C'estoit, comme i'ay dit cy-deuant, vne des pierres qu'*Ir-donoxur* m'auoit données, laquelle i'appliquay contre ma chair nuë,

nuë, & à l'instant mesme ie reconnus que mes oiseaux (comme foulagez d'un grand fardeau) alloient incōparablement plus viste qu'au-parauant : Ce qui me fut , sans mentir, vn secours si fauorable au besoin, que sans lui ie n'aurois iamais peu tomber seurement à terre.

La Chine est vn Pais si peuplé, qu'aux endroits mesme les plus steriles, il est difficile de trouuer la moindre piece de terre en friche, & qui ne soit cultiuée. Je n'y eus pas plustost mis le pied, que quelques vns du Pais, qui m'auoient veu fendre l'air, accoururent à moy, & me faisirent en mesme temps, avec dessein de me conduire deuât vn Officier de Iustice.

Ie me rendis à eux, ne leur pouuāt
resister : Mais quand ie voulus
marcher, ie me trouuay si dispos,
qu'apres auoir mis vn pied à terre,
i'auois peine d'y poser l'autre, à
cause de la secrette vertu de mon
Ebolus, qui pour estre appliqué,
comme i'ay dit, sur mon corps,
luy ostoit toute sorte de pesanteur
& d'obstacle. Me voulant donc
seruir de cēt auantage, ie m'adui-
say de faire semblāt d'aller à quel-
que pressante necessité de Nature;
Ce que ie leur donnay à connoi-
stre par signes, pource qu'ils n'en-
tendoient pas vn seul mot de tou-
tes les langues que ie sçauois par-
ler. Ils me permirent donc de me
tirer à l'escart, à la faueur de quel-
ques buissons, sur la créance qu'ils

eurent, qu'il me seroit impossible de m'eschapper d'eux, quelque fin que ie fusse. Tout le contraire arriua pourtant; car alors me souuenant des aduis de *Pylonas*, touchant l'vsage de mes pierres, ie les mis premierement ensemble, avec ce peu de ioyaux qui m'estoient restez de ceux que i'auois apportez des Indes, & les nouay toutes dans mon mouchoir, à la reserue du plus petit de mes *Ebolus*.

Ie trouuay moyen d'appliquer celuy cy à mon corps, de telle sorte qu'il n'y auoit que la moitié de l'un des costez de la pierre, qui me touchât à la peau, d'où il aduint que ie me sentis aussi moins pesant de la moitié qu'à l'accoustumée, Alois voyant que mes Gens, qui

m'obseruoient avec soin, s'en venoient à moi ferrez ensemble, & qu'ils ne pouuoient croiser, ni empescher mon chemin, ie tiray de longue, & leur montray pour m'échapper d'eux, vne belle paire de talons. A quoy m'obligea particulièrement encore le grand desir que i'auois de mettre mes ioyaux à couuert, me doutant bien qu'ils me les osteroyent, si ie n'y donnois ordre.

Ainsi deuenu plus dispos qu'on ne sçauroit croire, ie disparus d'eux si promptement, qu'ils n'auroient iamais sçeu m'atteindre, eussent-ils esté montez sur des cheuaux *Zebres*. I'adressay ma course vers vn petit bois taillis extrêmement touffu, où ie fis vn

quart de lieuë de chemin ; & y trouuant vne belle Fontaine, que ie pris pour marque, afin de reconnoistre le lieu, ie fourray mes ioyaux tout contre, dans vn petit trou, qu'une taupe, ou quelque autre beste y auoit fait.

Tout à mesme temps ie tiray de mes pochettes, les viures dont i'ai parlé ci-deuant, auxquels ie n'auois pas encore eu enuie de toucher, & fus tout estonné, qu'en prenant ma refection, ie me vis pris derechef, & entre les mains de mes Gens, qui m'auoient fuiuy à la pisle.

La premiere chose qu'ils firent, fut de me conduire deuant vn des principaux Magistrats ; auquel ils dirent d'abord, comme ie m'e-

estois desia eschappé d'eux vne fois. Pour empescher donc que le mesme ne m'aduint, on fit faire exprés vne chaire de bois, où i'estois cōme enchassé, n'ayant de tout le corps que la teste libre. Quatre esclaves me chargerent sur leurs espaulles, comme quelque insigne Criminel, pour me mener, à ce que i'appris, pardeuant vn de leurs *Mandarins* (ils appellent ainsi en leur langue les principaux Gouverneurs, & Intendans de Iustice) qui se tenoit à deux iournées de là en vn de ses Palais, esloigné seulement d'une lieuë de la fameuse Ville de *Paquin*, que les Chinois nomment communément *Suntin*.

Bien que ie ne peusse aucunement entendre leur langue, ie ne

laissois pas pourtant de iuger par leur action, qu'ils ne disoient rien qu'à mō desauantage. Leurs principaux griefs me sembloient estre, qu'il falloit asseurement que ie fusse Magicien, puis qu'on m'auoit veu porté en l'air, contre toute apparence humaine; Qu'estant Estranger, comme il se voyoit assez, & à ma langue, & à mon habit, i'auois violé les Loix du Royaume, en osant y entrer sans passeport, & que cela ne se pouuoit, à moins que d'auoir quelque mauuais dessein, au préjudice de l'Estar.

Le *Mandarin* les escoûta tout du long, avec vne grauité telle que sa charge le requeroit; Et comme il n'auoit pas moins de iu-

gement, que de curiosité pour les choses nouvelles, il respondit qu'il fçauroit bien donner ordre à cette affaire là, & qu'une si audacieuse entreprise ne manqueroit pas de punition. Mais les ayant renuoyez, il voulut que quelques vns de ses Seruiteurs domestiques me logeassent à l'escart de son Palais, en lieu où ils respondissent de moy, & où toutesfois ils me traittassent ciuilement. Aussi n'i manquerent ils pas; & ie connus par épreuue, qu'ils firent ma condition beaucoup meilleure, qu'apparamment ie ne deuois esperer; car ie ne fus pas moins bien traitté, que bien logé, sans que ie peüsse me plaindre de rien, que de n'auoir pas la liberté de sortir; Que si quelque

chose m'affligea, durant plusieurs mois que ie passay de cette sorte, ce fut le regret que i'eus à mes *Gansas*, que ie creus estre perduës, cōme en effet elles le furent.

Cependant, ie fus tout estonné, que partie par mes soins, partie par l'instruction de mes Gardes, j'appris peu à peu la langue de cette Prouince là, n'i ayant presque point de contrée en toute la Chine, qui n'ait son langage particulier. Ce qui m'estoit d'autant plus facile, que ceux qui me la monstroient, y prenoient vn singulier plaisir. Il me fut permis enfin de prendre l'air, & d'entrer au grand Jardin du Palais, lieu des plus délicieux qu'on sçauroit voir, soit pour la rareté de ses Plantes, & de

ses fleurs, soit pour la diuersité presque infinie des plus beaux fruits qui se trouuent en Europe, & dans les autres contrées les plus fertiles du monde. A quoy l'artifice des Jardiniers auoit si bien travaillé, pour ayder les productions de la Nature, que mes yeux estoient comme enchantez par la contemplation de ces objets si charmans.

Comme ie m'entretenois de ces merueilles, ie vis de bonne fortune, venir à moy le *Mandarin*, du mesme costé où ie me diuertissois en me promenant. Mes Gardes m'en aduertirent aussi-tost, & me dirent que i'eusse à me mettre à genoux deuant luy, coustume obseruée parmy les Chinois, qui tiennent cela pour vn hommage

public, qu'ils doiuent aux principaux Officiers de la Couronne. M'estant prosterné à ses pieds, ie le suppliy tres-humblement de prēdre pitié de moy, comme d'un pauvre Estranger, arriué là par vne secrete ordonnance des Cieux, & non pas de son mouuement propre. Il me respondist en vne autre langue que la commune, pource que les *Mandarins*, comme ie l'appris depuis, en ont vne particuliere, à peu près semblable à celle des Lunaires, & presque toute composée de tons differans, dont vn de ses Seruiteurs me dōna l'explication; sa responce fut, que ie prisse courage, puis qu'il ne pensoit à rien moins qu'à me nuire, & ce disant il passa outre.

J'eus ordre le lendemain de m'aller presenter deuant luy ; & pour cét effet ie fus conduit en vne sale magnifique, embellie de toutes parts de rares peintures. A mon arriuée, ayant commandé que la Compagnie eust à sortir, il s'entre tint long temps avec moi en langue vulgaire. Il s'enquit premierement de mon Pais, & de ses forces, puis des Mœurs & de la Religion des Peuples qui l'habitoient. Apres cela, il voulut sçauoir les particularitez de mon education, la profession que ie faisois, & le sujet principal qui m'auoit conduit dans vn Pais si esloigné du mien.

Cela m'obligea de lui raconter au long mes Aduentures, à la reser-

ue de quelques vnes que ie passay sous silence, sur tout à l'égard des pierres precieuses que le grand *Ir-donozur* m'auoit données. Il fut rayuy des choses que ie lui dis, où ne trouuant rien qui sentist la Magie, dont il s'attendoit que ie lui deusse parler, il me dist qu'il admiroit l'excellence de mon Esprit, & que i'estois le plus heureux homme du Monde. En suite d vn si long discours, il me pria de me reposer, & trouua bon que ie me retirasse, iusques à ce qu'il me mandast derechef. En effet il prit de puissant de plaisir à me voir, qu'il ne se passa presque point de iour auquel il ne m'enuoyast querir. Il voulut de plus que ie m'habillasse à la mode du Pais; ce que ie fis volontiers, &

que ie fusse en pleine liberté dans sa maison, & dehors; iusques là mesme, qu'allant à *Paquin*, il me menoit avec luy, & me donnoit moyen cependant de m'instruire des Mœurs, du Gouuernement, & de la Police de ces peuples, dont ie me reserue à parler plus au long dans mon second liure.

Ainsi par mes bons seruices, ie m'acquis non seulement la connoissance de toutes ces choses; mais encore le moyen d'aller reuoir ma Patrie; & par consequent ma femme & mes enfans, gages que i'estime si precieux, qu'ils me sont incomparablemēt plus chers que tous les tresors du Mōde. Car comme i'allois souuent à *Paquin*, i'appris enfin qu'il y auoit là quel-

ques Peres Iesuites, deuenus fameux dans tout le Pais, pour la faueur extraordinaire que le Roy leur auoit faite, de receuoir d'eux quelques singularitez d'Europe, comme des Horloges, des Monstres, des Compas, & semblables choses, qui passerent toutes dans son Esprit pour des raretez exquises. Je les fus donc visiter, par la permissiõ du *Mandarin*, & ils me reçurent avec autant de ioye que d'estonnement, de voir vn Espagnol en vn lieu si esloigné d'Espagne, & où ils auoient eu tant de peine d'entrer. Je racontay au Pere Pantoja, & aux autres de sa Compagnie, les Aduantures susdittes, dont ie fis la relation par leur ordre, & l'enuoyai depuis à

Macao, pour estre de là renduë en Espagne, comme Auant-courriere de mon retour.

Cependant, le *Mandarin* continuant de m'estre fauorable, estoit cause que i'allois voir tous les iours ces bons Peres, avec qui ie m'entretenois de plusieurs rares secrets; Et ce fut là que ie posay le fondement de mon retour, dont i'attends l'occasion avec patience, afin que semant vn iour par tout mon Pais le bruit veritable de tant de merueilles, ci-deuāt cachées, & que i'ay nouuellement decouuertes, ie puisse enfin moissonner la gloire, que ie me promets de mes heureuses disgraces.

